

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU FIGARO
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TELEPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	45 »	80 »	60 »
Départements.....	48 75	87 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Impressions sur l'Amérique du Nord : Le luxe américain ; GUGLIELMO FERRERO.
A Constantinople : La victoire des Jeunes-Turcs ; RAYMOND RECOULY. — Les Ottomans de Paris manifestent ; GEORGES DORNON.
Le prince et la princesse Nashimoto à l'Elysée ; CH. DAUZATS.
Cent femmes belles ou surprenantes ; ARSÈNE ALEXANDRE.
Les fêtes de Jeanne d'Arc ; JULIEN DE NARFON.
Au Pôlé Sud : L'Expédition J.-B. Charcot ;

PAGES 4, 5 ET 6

Le lancement du « Diderot » et du « Condorcet » à Saint-Nazaire ; MARC LANDRY.
En Allemagne : Notes et croquis ; JULES HUBERT.
Les Conseils généraux ; AUGUSTE AVRIL.
L'Institut : Académie des sciences ; ALPH. B.
La carte du Ciel ; ALPHONSE BERGET.
Les grèves : A Méru ; A Mazamet.
Les Théâtres : Théâtre de Monte-Carlo : « Léda » ; J. DARTHEMAY.
« Lauzun » ; GUSTAVE GUICHES ET FRANÇOIS DE NION.
Feuilleton : Le Trust ; PAUL ADAM.

IMPRESSIONS

SUR

L'Amérique du Nord

II

LE LUXE AMÉRICAIN

On parle beaucoup, en Europe, du « luxe barbare » des Américains du Nord. On le décrit ; on étudie sa psychologie, ses causes, ses effets. Et pourtant, je ne l'ai pas vu, ce « luxe barbare ». La vie américaine, surtout dans les classes supérieures, m'a semblé être encore empreinte d'une relative simplicité.

Naturellement, il y a à New-York, à Philadelphie, à Boston, à Chicago, comme il y en a à Paris, à Londres, à Berlin, des hommes et des femmes qui s'amusent à dépenser leur argent follement. Il est même possible que cette catégorie de personnes soit plus nombreuse en Amérique qu'en Europe. Il n'est pas moins vrai que ces hommes et ces femmes sont en Amérique, comme en Europe, une minorité insignifiante, et qu'on ne peut pas considérer leur folie comme un phénomène normal de la vie américaine.

Il est très rare de voir de véritables palais en Amérique. Une des maisons privées les plus grandes de New-York est celle des Vanderbilt sur la Fifth Avenue ; mais elle aussi est bien loin d'atteindre les proportions d'un véritable palais, dans le sens que nous donnons à ce mot en Europe. La maison de M. Morgan est beaucoup plus petite et ne dépasse ni en grandeur ni en luxe beaucoup des jolis hôtels qui embellissent les quartiers élégants de Paris et qui sont possédés par des gens ayant des fortunes beaucoup plus petites que celle du grand banquier new-yorkais. A côté de sa maison, M. Morgan a bâti la bibliothèque ; un joli édifice, où il a amassé des collections différentes — livres, tableaux, manuscrits, briques de Babylone, incisions — qui doivent avoir coûté un nombre considérable de millions. Mais la bibliothèque n'est pas proprement une partie de sa maison ; c'est une espèce de monument public. M. Carnegie a bâti d'immenses palais dans toute l'Amérique, pour des musées, des écoles, des bibliothèques ; mais pour lui-même il s'est réservé, à New-York, une maison qu'un Européen considérerait comme digne à peine d'un homme ayant quelques dizaines de millions et non la fortune colossale du fameux maître de forges. Je n'ai pas vu la maison de M. Rockefeller, mais j'ai vu à Chicago celle de sa fille, qui a épousé un grand fabricant de machines agricoles, M. Mac Cormick. Tout le monde disait que la maison de Mme Mac Cormick est beaucoup plus luxueuse que celle de son père, et c'est sans doute une très belle maison, mais elle ne dépasse nullement le luxe que se permettent beaucoup de riches Européens, sans posséder des millions.

Il est vrai que de temps en temps les journaux nous racontent les folies incroyables du luxe américain : des fortunes dépensées en bijoux, en toilettes, en fleurs ; les fêtes fabuleuses qu'on donnerait à New-York ; les caprices insensés de nouveaux Nérons et Héliogabales qui vivraient au delà de l'Atlantique. Comme toute le monde, avant d'aller en Amérique, je lisais ces récits avec confiance. A présent, j'avoue que je suis devenu très sceptique, et que je ne considère plus les journaux comme des sources d'informations très sûres pour ce qui concerne le luxe américain. Par exemple, le luxe des bijoux est à New-York beaucoup moindre qu'à Paris, et il est beaucoup plus grand que celui qu'on fait à Philadelphie, à Boston, c'est-à-dire dans des villes très riches. Je suis content de pouvoir dire que dans presque toutes les maisons riches où je suis allé à Philadelphie et à Boston, j'ai vu beaucoup de livres et peu de bijoux. La chose est-elle d'ailleurs difficile à expliquer ? Les Américains ont acheté, dans les derniers trente ans, beaucoup plus de bijoux que les Européens, parce qu'ils en avaient moins. Les pierres précieuses se consomment peu ; l'Europe achète des bijoux depuis cinq siècles au moins ; elle en possède donc des quantités énormes.

Il en est de même, probablement, pour

les fêtes. Pendant trois mois j'ai été continuellement invité à des dîners, à des déjeuners, à des réceptions, à des soirées. Partout j'ai trouvé de l'élégance, de la richesse, du luxe ; mais il ne m'est jamais arrivé de voir une de ces extravagances dont j'avais tant de fois lu la description dans les journaux européens. Pendant que j'étais à New-York, un milliardaire dont le nom est connu en Europe presque comme celui de M. Morgan ou de M. Rockefeller a donné une grande fête. Le lendemain les journaux en faisaient des descriptions hyperboliques. Mais en lisant ces comptes rendus j'ai remarqué, comme l'aurait fait tout Européen dans mon cas, un détail auquel les Américains ne font pas attention : c'est-à-dire que la fête avait été donnée non pas dans la maison du milliardaire, mais dans un hôtel !... J'ai su, à mon retour en Europe, que les journaux européens ont parlé de cette fête en exagérant encore les descriptions américaines et y ajoutant que le milliardaire avait donné la fête dans un hôtel pour ne pas laisser abîmer ses magnifiques salons par les invités ! L'explication est fort bizarre, car d'habitude le luxe ne tend pas à se cacher ; mais elle prouve qu'en Europe on ne réussissait pas à comprendre pourquoi un milliardaire, qui doit, d'après nos idées, posséder un palais immense et magnifique, allait donner une fête à l'hôtel. En réalité, ce milliardaire a donné sa fête à l'hôtel parce que sa maison n'était ni assez grande ni assez préparée pour recevoir quelques centaines d'invités, et il a donné dans l'hôtel une belle fête, où il y avait un excellent buffet, beaucoup de fleurs, de cordialité et d'amabilité, mais où rien ne rappelait les extravagances de Néron...

Un autre exemple encore. On parle assez souvent, dans les journaux européens, des services de table en or, que possèdent les grands hôtels américains. Beaucoup d'Européens ont fini par croire que les riches Américains ne consentent plus à manger que dans des assiettes d'or. La vérité est que les grands hôtels de New-York ont tous un service de table en or, et qu'ils le sortent dans les grandes occasions. C'est un luxe qui leur sert de réclame. A l'hôtel Astor où j'habitais, on m'a montré ce service, qui est vraiment très beau ; mais on m'a dit aussi qu'on ne l'a employé qu'une fois, il y a deux ans, pour un dîner offert au général japonais Kuroki après la guerre. On voit donc que les milliardaires américains consentent encore à manger dans les assiettes dont se sert la grande majorité des mortels.

En somme, je n'ai remarqué aucune différence essentielle entre le luxe américain et le luxe européen. Sans doute le luxe américain n'a pas encore l'exquis raffinement artistique du luxe français ; mais il n'a rien qui puisse ou étonner ou choquer ou scandaliser ceux qui connaissent le luxe des grandes métropoles européennes. C'est d'ailleurs une chose très naturelle. Même en admettant que l'Amérique soit le plus riche pays du monde — ce qui n'est pas certain — il ne faut pas croire que tous les Américains sont des milliardaires. La grande majorité des familles américaines riches ne dispose pas de fortunes plus considérables que les riches familles d'Europe, et le luxe, là-bas, coûte beaucoup plus cher qu'en Europe. Il est donc évident que, même si les familles riches étaient en Amérique plus nombreuses qu'en Europe, chaque famille ne pourrait pas faire plus de luxe que n'en font les familles riches d'Europe. Il est vrai qu'il y a en Amérique quelques hommes qui pourraient bâtir des palais aussi grands et aussi magnifiques que ceux où vivent en Europe les souverains ; mais quelle réprobation ne soulèverait pas, dans cette démocratie à tradition puritaine, l'audace qui oserait étaler ainsi ses richesses ! Les traditions puritaines et les idées démocratiques ont encore en Amérique une force très grande. L'augmentation rapide des richesses, le développement du régime capitaliste et des grandes villes, la formation de grandes fortunes ont pu les affaiblir, mais ils ne les ont pas détruites. Or il est facile de comprendre que les traditions puritaines et l'esprit démocratique devaient arrêter le développement du luxe dans les classes riches. La simplicité et la lutte contre le plaisir sont l'âme même du puritanisme, et dans une démocratie la diversité des fortunes est encore tolérable si elle ne se manifeste pas trop par des signes extérieurs.

D'où est donc sortie la légende du luxe américain, qui s'est tellement répandue en Europe ? Probablement, les origines de cette légende doivent être cherchées dans le puritanisme et dans l'esprit démocratique. La légende s'est formée, non en Europe, mais en Amérique, comme une protestation de l'esprit puritain et démocratique contre l'augmentation du luxe qui s'est faite dans le dernier siècle. Le luxe des riches Américains ne peut paraître ni scandaleux ni monstrueux ni coupable à des Européens, qui sont habitués à voir chez eux un luxe égal ou supérieur, dans des sociétés comme les nôtres, qui n'ont subi que très peu l'influence de l'esprit puritain et des idées démocratiques. Mais pour les Américains, qui l'ont jugé d'après les idées puritaines de leurs ancêtres et l'idéal démocratique de Franklin et de Jefferson, ce luxe nouveau devait sembler, comme le luxe asiatique aux vieux Romains, une abominable corruption !

Ces préoccupations puritaines étaient d'autant plus justifiées que, au moins si je dois croire à ce qui m'a été dit de tous les côtés, il y avait en Amérique beaucoup de familles, dans les classes moyennes et dans les classes supérieures, qui dépendent tout ce qu'elles gagnent ou même plus. D'après ce qu'on m'a dit, le luxe américain pourrait être considéré

comme excessif, non parce qu'il y a beaucoup de personnes qui font des dépenses folles ou absurdes, mais parce qu'il y en a beaucoup qui devraient diminuer toutes leurs dépenses, les plus raisonnables. Parmi les familles qui vivent en Amérique avec le même luxe, il y en aurait certaines qui ne dépendent qu'une petite partie de leur revenu, et d'autres qui dépendent tout et même s'endettent, ce qui justifie la protestation continuelle des hommes sages contre le luxe croissant et les extravagances « babyloniennes ».

Mais ces protestations n'ont une signification qu'au point de vue de la vieille tradition puritaine et de l'idéal démocratique de l'Amérique. Les Européens ont cru, au contraire, que les Américains jugeaient leur luxe avec les idées du vieux continent, et ils ont donné à ces protestations une portée qu'elles n'avaient pas. Ils croyaient comprendre, et ils faisaient une traduction arbitraire d'un langage qu'ils ne connaissaient pas. C'est une chose qui arrive souvent aux peuples quand ils se jugent à distance.

Guglielmo Ferrero.

Échos

La Température

Le temps est lourd, très orageux, et le thermomètre, encore en hausses, nous offre une température comparable à une de ces chaudes et fatigantes journées caniculaire de plein été. D'ailleurs, l'aspect du ciel qui couvre Paris, semble nous annoncer une prochaine variation atmosphérique ; la pluie peut-être.

Hier matin, le thermomètre marquait à sept heures 10° au-dessus de zéro et 23° à cinq heures du soir ; la pression barométrique accusait à midi 757^{mm} ; elle reste basse sur tout l'Ouest de l'Europe, notamment sur le golfe de Gascogne.

Des pluies sont tombées sur la moitié ouest du continent ; en France, il a plu à Nantes, à Boulogne, à Besançon, à Brest, à Cherbourg et à Clermont, où un orage a éclaté.

Les variations de la température sont faibles dans l'Ouest de l'Europe.

Départements, le matin. Au-dessus de Cherbourg, 6° à Dunkerque, 7° à Boulogne, 8° à Calais, 9° à Brest, à Cherbourg et à Ouessant, 10° à Lorient, 11° à Nantes, au Mans, à Belfort, à Cap Béarn et à Cette, 12° à l'île d'Aix, à Biarritz, à Limoges, à Clermont, à Toulouse, à Nancy et à Marseille, 13° à Rochefort, à Besançon et à Perpignan, 14° à Lyon, 16° à Orléans, 17° à Alger.

En France, le temps va rester chaud ; de multiples orages sont probables dans l'Ouest et le Sud.

(La température du 19 avril 1908 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi ; baromètre : 756^{mm} ; temps très frais.)

Nice. — Température : à midi, 25° ; à trois heures, 24°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 28° ; minima, 9°. Vent sud, faible.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 19° ; minima, 5°. Vent sud-est. Baromètre, 755^{mm}, baisse.

A Berlin : Pluie. Température (à midi) : 12°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du Figaro :

Prix du Val-Notre-Dame : Ecurie Balli ; Montagne.

Prix Bizi : Reine d'Or II ; Villégiature.

Prix d'Orsay : Leban ; Diffidat.

Prix Penelope : Ecurie Ed. Blanc ; Pierre Bénite.

Prix de Moulins-la-Marche : Lieutel ; Petit Maître.

Prix Masqué : Ecurie Henriquet ; Chandos.

A Travers Paris

Le président de la République a reçu M. Nénot, président, et les membres du comité de la Société des artistes français, qui venaient l'inviter à inaugurer, jeudi de la semaine prochaine, 29 avril, leur Salon des Champs-Élysées.

M. Fallières a accepté cette invitation pour lui et pour Mme Fallières.

Le vernissage du Salon des Artistes français aura lieu le lendemain vendredi et l'ouverture le 1^{er} mai.

C'est demain que l'Institut de France, toutes sections réunies, tiendra son assemblée trimestrielle plénière.

L'ordre du jour, qui avait d'abord prévu la discussion relative à l'attribution des prix Debrousse et Osiris, vient d'être modifié.

Il comporte seulement une communication, mais d'un grand intérêt, sur l'acte de donation des papiers du duc d'Aumale.

L'Académie française a décidé, d'autre part, qu'en raison de la fête de l'Ascension, qui tombe précisément au jour prévu pour la présentation des titres des candidats aux fauteuils de cardinal Mathieu et de Victorien Sardou, cette présentation serait avancée au jeudi 13 mai.

La double élection reste fixée au 27 mai.

La Fédération des travailleurs du bâtiment s'occupe de fêter convenablement le 1^{er} mai. Elle vient d'adresser à tous ses adhérents l'appel que voici :

Tous les travailleurs fédérés du bâtiment doivent chômer le 1^{er} mai et prendre les dispositions nécessaires pour faire désertir les chantiers par ceux qui n'ont pas encore compris la puissance d'affirmation de la classe ouvrière que doit être cette date.

On demande à savoir le nom du terrassier qui a rédigé ces lignes. S'il manie la pioche avec autant d'habileté qu'il manie sa plume, les entrepreneurs se

doivent de lui accorder un salaire exceptionnel. Quel homme de lettres eût inventé un aussi galante façon de convier les fédérés à rouer de coups les non-grévistes ?

Et imaginez la surprise du président de la correctionnelle lorsqu'un « rouge », accusé d'avoir fendu le crâne d'un « jaune », expliquera ainsi les motifs de son acte :

« Il n'avait pas compris la puissance d'affirmation de la classe ouvrière que doit être la date du 1^{er} mai.

Le Louvre vient de faire une acquisition magnifique, et dont on parlera beaucoup dans le monde des amateurs.

Il ne possédait dans ses collections, pourtant si riches, d'œuvres d'art françaises, aucun émail du célèbre maître limousin Monvaerni.

Or, récemment l'occasion fut offerte aux conservateurs de notre musée d'acheter pour 420,000 francs une suite complète de douze émaux de cet artiste, qui fut, on le sait, le premier signataire des plaques émaillées de Limoges.

A ce prix, étant donnée la rareté des « cloisonnés » de Monvaerni, il n'y avait pas à hésiter, et on n'hésita point.

Voilà donc une œuvre comblée dans les collections du Louvre.

La « suite » des douze émaux de Monvaerni sera très prochainement présentée au public.

M. Dugué de La Fauconnerie a adressé la lettre suivante au docteur Labbé, président du Conseil général de l'Orne :

Paris, ce 17 avril 1909.

Mon cher président,

La crise politique et sociale que traverse ce moment le pays est assez grave pour que je ne veuille pas conserver les responsabilités d'un mandat que mon état de santé m'empêche de remplir comme je le voudrais faire.

Je vous adresse en conséquence ma démission de membre de l'assemblée départementale dont je fais partie depuis quarante-trois ans.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien être auprès de mes collègues de toutes les opinions, avec lesquels j'ai toujours eu les plus affectueux rapports, l'interprète du profond regret que j'éprouve à me séparer d'eux, et vous prie, mon cher président, d'agréer pour vous l'assurance de ma vieille amitié.

Signé : DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE.

On ne peut que regretter cette détermination d'un des plus énergiques lutteurs de la cause libérale.

PETITES HISTOIRES

Une nouvelle question, ainsi que nous l'écrivions hier, s'est posée : celle de savoir comment doit être défini l'escargot. L'escargot est-il un comestible qu'il faut respecter, ou un « parasite » qu'il faut détruire ?

L'administration est embarrassée ; elle hésite... Ayons confiance. Elle a connu des embarras plus grands, et elle a su s'en tirer avec esprit.

C'était il y a bien des années... M. Maspero avait expédié d'Égypte au Louvre un coq très recommandé : la momie d'un Pharaon.

Le coq est débarqué à Marseille et amené en douane. Et là aussi une question se pose : A quels droits est soumise cette nature — est-elle assujettie ? Qu'est-ce, commercialement, qu'un momie, et comment convenait-il qu'on traitât, au point de vue fiscal, le produit appelé Pharaon ?

On consulta les règlements ; on feuilleta les répertoires ; rien. Le cas n'était point prévu. Alors, un « préparé » se souvint de ce qui est ordonné en pareille circonstance : on taxe l'objet « par assimilation » ; on le fraude du même droit qui atteint le produit dont il se rapproche le plus, par la forme et par l'aspect. Le préparé ouvrit la caisse, en examina très attentivement le contenu, réfléchit... puis il mit le Pharaon sur une bascule, et le taxa au kilo, comme poisson sec.

Sûrement ce douanier-là doit avoir une opinion sur la définition de l'escargot.

On dansera.

Le congrès de la Carte du ciel fait, présentement, de Paris le rendez-vous des plus savants astronomes du monde entier.

Ils travaillent à l'Observatoire, et, jeudi prochain, ils y danseront.

En effet, M. Baillaud, directeur de cette maison de science magnifique, donnera en leur honneur un bal... Et l'on verra, probablement les astronomes évoluer suivant de belles courbes harmonieuses, comme font, au ciel, dont ils dressent la carte, Aldébaran, Bételgeuse, Véga de la Lyre et les autres étoiles, ces voyageuses, ces danseuses...

Nous recevons de M. Edmond Pezon la lettre suivante :

Je lis aujourd'hui dans votre numéro que la ménagerie Pezon est en faillite.

Je vous prie, monsieur, de rectifier cet article, attendu que :

1° Je ne suis nullement le frère de M. Adrien Pezon ; je suis le fils de M. Théodore Pezon, et non de M. Baptiste Pezon ;

2° C'est moi qui suis propriétaire à Chamalières (Puy-de-Dôme), avenue de Royat, et non M. Adrien Pezon.

Je n'ai nullement été mis en faillite, et Dieu merci mes affaires sont en bon état et prospères.

Et je vous prie également de dire que c'est moi, Edmond Pezon, qui suis installé place du Trône, et non M. Adrien Pezon qui, lui, est installé cours de Vincennes.

Agrez, monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

Edmond PEZON.

C'est aujourd'hui que paraît *Gambetta par Gambetta*, ce recueil de lettres intimes et de lettres de famille que publie M. P.-B. Gheusi et dont nos lecteurs connaissent déjà d'émouvants pages.

Ce beau livre, plein des documents les plus précieux, est un superbe chapitre d'histoire toute récente. Il est enrichi d'images et de portraits, — et l'on remarquera, par exemple, l'étonnante res-

semblance de Mme Joseph Gambetta et de son fils : même physionomie énergique et fière, même regard profond et puissant... Cet ouvrage fait le plus grand honneur au talent d'écrivain et d'historien de M. P.-B. Gheusi.

CRUELLE ÉNIGME

« Vous êtes le commandant de la chasse à courre de la bête humaine ! voilà un titre au moins ! Celui qui l'a doit faire envie à qui l'entoure !

Ce n'est pas banal : Commandant De la... (voir plus haut où je cite !) Sur une carte de visite Serait d'un effet évident !

Non ! ce pathos de vénérie, En sa truculence qui ment, Veut désigner tout simplement L'officier de gendarmerie !

Suivons l'image pied à pied : Le citoyen dit que la classe Est ouverte contre sa classe ; Que le gendarme sans pitié

Est le dur chasseur qui la mène !... — Mais alors, si je comprends bien, La bête... aimable citoyen, Ce serait toi : la bête humaine ?

Louis MARSOLEAU.

Une discussion, suivie de voies de fait, a eu lieu hier après midi, aux Tuileries, pendant le Tournoi militaire d'épée, entre M. René Lacroix, directeur du journal *Les Armes* et rédacteur sportif à *l'Intransigeant*, et M. Gaston Renard, chargé de la rubrique d'escrime au journal *l'Éclair*.

Tous deux sont des escrimeurs distingués. M. René Lacroix travaille avec le grand maître Louis Mérignac ; M. Gaston Renard est l'élève de Kirchoffer. Des témoins ont été constitués.

C'est aujourd'hui que commence, à l'hôtel Drouot, la vente de la célèbre bibliothèque de feu le vicomte F. de Janzé, doyen de la Société des Bibliophiles français. Les enchères seront dirigées par M. Lair-Dubreuil, assisté de l'expert Henri Leclerc. Hier, on s'écriait à l'exposition, et l'on ne circulait qu'avec peine devant le fameux *Molière* contenant les dessins originaux de Moreau le Jeune, ces dessins qui, de l'avis du baron Roger Portalis, « constituent l'œuvre la plus parfaite et la plus réussie qu'ait exécutée Moreau ».

Toutes les femmes, sans exception, sacrifieraient volontiers de multiples bijoux pour ne posséder qu'un collier de perles. Malheureusement ces perles, incontestablement seyantes aux yeux féminins, sont, en général, d'un prix très élevé. C'est ici qu'apparaît alors la précieuse collaboration du professeur Téta.

Le succès des perles Téta s'explique facilement, puisque rien ne leur manque. En effet, elles possèdent, outre le poids des perles véritables, leur coloration irisée et leur transparence laiteuse. Arrêtez-vous un instant et entrez dans l'élégant magasin Téta, rue de la Paix. Vous y trouverez, outre les colliers dont nous venons de parler, un choix de bijoux absolument superbes, composés de saphirs, émeraudes, ainsi que de rubis reconstitués, dont les montures absolument artistiques et employées avec de vrais diamants peuvent rivaliser avec celles des premiers joailliers.

Demain, à l'hôtel Drouot, s'ouvre l'exposition particulière de la collection D... de Lille, collection extrêmement intéressante par ses tableaux anciens, gouaches et dessins de Van Blarenbergh, Boilly, Van Cueleyn, Fyt, Jordans, Mlle Ledoux, Mierevelt, Monnoyer, Reyn, Téniers le Jeune, Wouwerman, et surtout par une série inhabituelle d'œuvres de premier plan, de Louis et François Watteau, le neveu et le petit-neveu du grand Watteau.

Ces œuvres sont, depuis plus d'un siècle, dans la même famille, et c'est la première fois qu'on les verra à Paris.

La vente aura lieu les 23 et 24 avril, par le ministère de M. Henry Bricout, assisté de M. Georges Sordais, peintre, expert près le Tribunal civil. L'exposition sera publique le jeudi 22 avril. On entrera par la rue de la Grange-Batelière.

Le nouveau spectacle du théâtre Michel ou *M. de Saint-Christophe, professeur de chinois*, la pièce de M. Ch. Des Fontaines, obtient un succès de si franche gaieté, réunit chaque soir des chambrières d'une suprême élégance. Toutes les notabilités mondaines et aristocratiques de Paris se donnent rendez-vous dans ce cadre d'une si prestigieuse et si artistique splendeur, dans ce salon d'un luxe si raffiné, pour y applaudir un spectacle de haut goût.

Hors Paris

Santa Cruz de Ténériffe.

Le vapeur *Asonia* est arrivé avec 150 tonnes de matériel pour l'installation de la télégraphie sans fil Popp. Cette station, comme nous l'avons déjà dit, sera d'une portée de 5,000 kilomètres, pouvant communiquer avec la tour Eiffel et Penambuco.

L'état d'avancement des travaux fait prévoir qu'ils seront terminés avant juillet prochain.

Nouvelles à la Main

— Encore une usine de l'Oise qui se ferme définitivement.

— Ça va bien ! Le jour où triomphera le collectivisme, on partagera les biens

des Français, mais restera-t-il quelque chose à partager ?

— Pourquoi les fabricants de boutons sont-ils appelés des tabletiers ?

— En effet ce nom paraîtrait plus naturel pour des fabricants de chocolat.

Chez la modiste :

— Que fera-t-on comme chapeaux cet été ?

— Nous avons de très jolies formes : le même genre que cet hiver, mais un peu plus grandes.

Le Masque de Fer.

Érection d'un monument à Beethoven.

A PARIS

PREMIÈRE LISTE DE SOUSCRIPTION

L'appel adressé par M. J. d'Estournelles de Constant a été entendu.

Nous avons reçu pour l'érection du monument Beethoven :

Mme Buloz.....	20 »
M. Gustave Lyon.....	520 »
Princesse de Polignac.....	400 »
M. Diemer.....	20 »
M. Gavaut.....	50 »
M. C. Chevallard.....	50 »
M. C. Saint-Saëns.....	400 »
M. R. Hahn.....	20 »

trop habile pour être compromis ouvertement dans une échauffourée de ce genre. Mais il est probable que bien des jeunes Turcs...

Raymond Recouly.

La fin d'un règne

« On prévoit de grands changements ». C'est par ces mots que notre correspondant termine une des dépêches laconiques auxquelles le contraire la censure...

étrangers, et elles obéissent à cet ordre avec une discipline parfaite. Une dépêche dit que l'armée jeune-turque, qu'Enver-bey aurait rejointe, est complètement maîtresse des forts et qu'elle a déjà commencé sa marche vers la Corne d'Or...

« La ville est tranquille. Nous attendons d'ici trois jours la conclusion de la crise en faveur des Jeunes-Turcs et sans que de graves rencontres se soient produites... »

La Chambre turque

La Chambre turque siège-t-elle encore à Constantinople? Une dépêche de l'Agence Havas dit que dans la séance d'aujourd'hui, à huis clos, on a discuté la question de savoir si la Chambre ne devait pas quitter Constantinople pour aller se mettre sous la protection de l'armée jeune-turque...

Le grand vizir, Towfik-pacha, a fait à la Chambre une courte déclaration. Le vote a été renvoyé à samedi. Les solutions sont imminentes. Les députés se réuniront ce soir en séance extraordinaire à San Stefano.

Le dénouement ne saurait donc plus tarder, et l'on peut considérer comme certain que la journée d'aujourd'hui verra la fin de cette contre-révolution extraordinaire dont la victoire éphémère aura duré ainsi juste une semaine, ou plutôt deux jours à peine, puisque, dès jeudi dernier, la défaite des auteurs de la journée du 13 ne pouvait faire de doute pour personne.

Dans la capitale, le désarroi est complet. On y songe d'autant moins à la résistance que les vainqueurs du 13 désertent les casernes, et les parlementaires qui sont allés y prêcher la discipline n'ont trouvé presque personne à qui parler.

C'est à qui se défilera. L'Union libérale affirme n'avoir eu aucune participation à la journée de mardi, qui aurait été l'œuvre du 4^e bataillon de chasseurs de Salonique qui avait été soudoyé et d'autres troupes également soudoyées. Pourtant une dépêche du Berliner Lokal-Anzeiger prétend que le Sultan tenterait un dernier effort, qu'il aurait concentré près de Yildiz des troupes encadrées par un très petit nombre d'officiers et que les soldats auraient reçu de nouveaux subsides.

Le Comité jeune-turc a communiqué aux journaux une note officielle annonçant le transfert de son siège en Macédoine, et déclarant que le Comité de Constantinople n'avait été autorisé par qui que ce soit à signer des actes. Ce désaveu se réfère à la signature de la proclamation de l'Union ottomane qui vient d'être fondée.

Le dénouement. Les événements se précipitent. L'abdication d'Abdul-Hamid n'est plus qu'une question d'heures. Le Berliner Tageblatt a même publié hier soir une édition spéciale annonçant que c'était chose faite et confirmant le départ de la Chambre pour San Stefano. De son côté l'Agence Havas nous communique la dépêche suivante: Constantinople, 19 avril. Sous toutes réserves, on assure que le Comité jeune-turc a donné au Sultan jusqu'à dix heures du soir pour abdiquer.

Abdul-Hamid est demeuré sourd à ses prières. Depuis la révolution de juillet, le prince — qui avait été emprisonné à la suite d'un complot dirigé contre son frère — a été rendu à la liberté. Interview de Turkhan-pacha. Saint-Petersbourg, 19 avril. S. Exc. Turkhan-pacha, ambassadeur de Turquie en Russie, avec la grande autorité qui s'attache à ses paroles, a bien voulu, répondant à mes diverses questions, me donner sur les événements actuels les très intéressantes explications suivantes: — On a voulu, m'a-t-il déclaré, voir dans les manifestations de Constantinople le prétexte d'un vaste mouvement militaire et religieux contre la Constitution et le nouveau régime libéral dont la Turquie avait salué, il y a à peine quelques mois, l'aurore avec un vif enthousiasme. Or, c'est là une opinion en tous points inexacte. En ce qui concerne l'armée, je vous l'ai déjà déclaré, elle a juré tout entière fidélité à la Constitution et elle lui est profondément et sincèrement attachée. Les troubles dont Constantinople a été le théâtre, et dont l'importance a été considérablement exagérée, ont été occasionnés par des soldats isolés qui, sans force et sans but politique précis, ont tout simplement traduit d'une façon bruyante et tapageuse leur mécontentement contre leurs officiers et réclamaient, pour des motifs personnels, la démission du cabinet que, dans leur exaltation irrationnelle, ils rendaient solidaire de ces officiers. Telle est la partie exacte au point de vue militaire des désordres auxquels nous venons d'assister. D'ailleurs, je suis persuadé que ces soldats mutinés sont déjà rentrés en eux-mêmes et ont été les premiers à comprendre qu'ils ne pouvaient persévérer dans leur attitude, et, comme vous avez pu le constater par les derniers télégrammes, le calme règne de nouveau dans la capitale.

« Quant aux étudiants en théologie ou en sciences, ils n'ont eux aussi voulu se livrer à des démonstrations que contre le cabinet, démonstrations d'ailleurs peu sérieuses, basées sur des revendications puériles. On a en grand tort d'attacher une importance à leur attitude et vouloir y découvrir un mouvement religieux contre le nouveau régime. La Constitution, fortement basée sur notre religion, dont elle met en pratique les principes d'équité et de justice, est nettement coranique. Vous n'ignorez pas que la loi de Mahomet prescrit une consultation avant de prendre une décision sur les affaires sérieuses intéressant l'Etat, ce qui ne saurait se traduire autrement que par la convocation du Parlement et l'institution d'une Constitution, que, il est bon de le rappeler aujourd'hui, S. M. le Sultan a octroyée en conformité d'un ferman ou sentence juridique émanant de l'autorité religieuse compétente. Sur une nouvelle question que je lui adresse, Son Excellence, qui m'a répondu avec sa franchise habituelle sur tous les points que j'ai eu jusqu'à présent l'occasion de soulever, me déclare: — Les troubles dont on annonçait ces jours derniers la marche sur Constantinople sont arrivés devant le capitaine à l'heure actuelle plus de vingt-cinq mille hommes, d'après les journaux, campent sous les fortifications autour de Constantinople. Mais leur arrivée n'a provoqué aucun incident et elles n'ont cessé de conserver le calme et l'ordre les plus parfaits. Il n'y a, du reste, aucune inquiétude à avoir à leur sujet, car la marche sur la capitale n'avait été provoquée que sur la fausse idée accréditée chez eux par des télégrammes inexacts disant que le mouvement de Constantinople était politique et réactionnaire. Aussitôt qu'elles auront acquis la ferme conviction que la Constitution n'est pas en cause, elles se tranquilliseront. En tout cas, il est d'ores et déjà absolument inexact de considérer comme un geste de révolte une démonstration qui ne leur a été au contraire inspirée que par le dévouement au pays et au souverain et de qualifier de pronunciamiento un mouvement dont le but était non de renverser mais de défendre le régime existant. — Et maintenant, le calme régnant à Constantinople, on a tourné les yeux sur les provinces et on s'est vivement ému des télégrammes alarmistes venus d'Asie Mineure et annonçant des luttes religieuses entre Arméniens et musulmans. Il n'en est rien, et ici encore ce sont des manifestations isolées provoquées par des incidents sans importance et essentiellement étrangers à la politique. — Son Excellence me communique, à l'appui de cette dernière déclaration, la traduction d'un télégramme chiffré qui lui vient de recevoir de Constantinople et aux termes duquel l'émir d'Adana et de Mersina se réduit à une rixe locale survenue à la suite de l'enlèvement d'une femme turque par un Arménien. Ce télégramme, très rassurant, ajoute que les autorités ont envoyé des troupes pour rétablir l'ordre et prescrit une enquête sévère pour rechercher les fonctionnaires coupables, s'il y en a. En résumé, conclut Turkhan-pacha, la situation n'est ni inquiète pas et je suis en mesure de vous affirmer de la façon la plus catégorique que la Constitution, à laquelle Sa Majesté le Sultan est personnellement et profondément attaché, ne court et n'a couru aucun danger. Sans doute il y a eu, ce qui est toujours profondément pénible, des victimes, d'ailleurs très peu nombreuses, à déplorer; mais que sont ces quelques gouttes de sang en comparaison des sacrifices prodigieux au prix desquels les Etats européens ont acquis les institutions de liberté et de justice dont ils s'enorgueillissent maintenant. Et comme je ne puis m'empêcher, à ces dernières paroles, de lire à Turkhan-pacha les dépêches publiées ce soir dans les journaux et annonçant l'anarchie aux portes de Constantinople et l'imminence d'une guerre civile, il me répond avec énergie et une force de conviction vraiment impressionnantes: — Sa Majesté est trop sage, trop éclairée et trop profond politique pour ne pas empêcher la conflagration que les journaux semblent redouter. L'Europe peut dès maintenant être assurée en présence de l'Union qui, devant le danger d'une réaction supposée, vient de rapprocher dans un commun amour de la Constitution et de la liberté les différents partis engagés, que les luttes fratricides d'une

guerre civile sont impossibles en Turquie et que les nationaux étrangers ne courent aucun risque. Citez-moi donc un pays qui ait étouffé la liberté après en avoir goûté, ne fût-ce qu'une heure? — Telles sont, rapportées mot pour mot, les belles paroles de l'éminent diplomate et du grand patriote. Puissent-elles être demain confirmées par les événements. En tout cas, quoi qu'il advienne, elles conserveront leur noblesse et leur fierté. Je tiens par ailleurs de source russe très autorisée que le ministre des affaires étrangères, à la suite de dépêches reçues dans la journée de Constantinople, se montrait moins pessimiste, et à l'Ambassadeur on n'a démenti formellement les mouvements de l'escadre de la mer Noire, signalés par des dépêches d'agences. — René MARCIAND.

Izzet-Fuad-pacha. Un dépêche de Constantinople dément définitivement la mort d'Izzet-Fuad-pacha, et ce démenti a causé une vraie joie à ses amis de Paris, qui sont nombreux, car ce Turc distingué et libéral a été un brillant élève de notre Ecole militaire de Saint-Cyr, et les fréquents séjours qu'il a faits depuis parmi nous ont ajouté à ses relations militaires de solides amitiés dans le monde tout court. Izzet-Fuad n'est pas seulement l'un des officiers les plus éminents de l'armée ottomane, et un écrivain militaire de valeur — il a publié sur la dernière guerre russo-turque deux livres sensationnels — c'est aussi un diplomate distingué et l'an dernier, il était envoyé à Madrid comme ministre plénipotentiaire. Mais ses idées libérales étaient peut-être prises de l'ancien entourage du Sultan, et rappelé à Constantinople, soi-disant pour y occuper le poste d'inspecteur général de la cavalerie, il aurait été arrêté, si le propriétaire de l'hôtel où il était descendu n'avait refusé de le livrer en se réclamant de l'exterritorialité. Le rétablissement de la Constitution lui avait rendu la liberté, et le retour au pouvoir de ses amis lui permettra de rendre de nouveaux services à son pays.

Nouvelles diverses. Les agents de la carrière consulaire accrédités en Turquie qui étaient en congé en France ont reçu l'ordre du ministre des affaires étrangères de rogner sans délai leurs postes respectifs. L'ambassade russe à Constantinople dément qu'une flotte ait été envoyée de la mer Noire dans les eaux turques. On annonce de Smyrne que les navires de guerre ancrés dans le port sont restés fidèles au comité et sont partis pour Salonique. Les représentants du gouvernement bulgare à Londres font savoir que la Bulgarie observe une stricte neutralité et que les Bulgares qui s'immiscient dans la crise turque sont des révolutionnaires macédoniens. Les massacres de chrétiens. Aux dernières nouvelles d'Adana reçues à Constantinople, les missionnaires, assiégés dans le bâtiment de la mission, manquaient de provisions; l'incendie des maisons continuait; l'école de la mission de Tarse était menacée et trois mille habitants de cette ville étaient sansabri. D'Alep on télégraphie qu'il y a eu quatre tués et trois blessés à Marach, à quatre-vingt milles au nord d'Alep, mais que les autorités ont rétabli l'ordre. On a reçu pourtant à Londres de meilleures nouvelles. L'ordre serait assuré à Mersina et à Tarse et la situation se serait améliorée à Mersina.

Les Ottomans de Paris manifestent. Pendant que l'armée de Salonique campe à San Stefano, les Ottomans de Paris parlent. Ils parlent pour l'encourager et se lier à elle, pour lui lancer, à travers le continent, leurs appels à la liberté et leurs cris d'espérance. C'est hier soir que leurs discours retentirent. Les étudiants ottomans avaient pris l'initiative d'assembler leurs compatriotes dans leur local de la rue Monsieur-le-Prince. Ceux-ci, à neuf heures, se trouvèrent deux cent cinquante — jeunes la plupart — dans une salle où quarante personnes réunies eussent commencé à éprouver l'excès du jour. Comme il faisait chaud et que l'accord ne régnait point entre tous les assistants ni sur l'opportunité même de la réunion ni sur le choix de l'endroit, quelqu'un proposa que l'on se rendit au café Voltaire, et, tout aussitôt, nous nous y dirigeâmes.

Les Ottomans sont gens fort bavards. On le vit bien, un peu plus tard, alors que chacun, découvrant soudain qu'il avait des vérités essentielles à proclamer, prétendait prendre la parole et que le président, ayant placé son discours, qu'il avait écrit, s'évertuait à persuader ses compatriotes de la vanité de leurs palabres. En attendant, les groupes discoutraient sous la pluie, et il leur fallut, pour gagner ce café Voltaire tout proche, presque autant de temps qu'ils en auraient mis à traverser Paris. Enfin l'on fut assis, et un président ayant été désigné, la réunion commença. Ce fut M. Gourdji, directeur d'un récent organe, la Turquie nouvelle, un homme jeune, noir, énergique, et qui montra une grande décision dans la défense des prérogatives de la présidence. Cette réunion qui avait organisé fut intéressante moins par les paroles qui y furent prononcées que par les choses qui s'y passèrent. Spectacle instructif, que celui d'une assemblée où, par chance, se dresse soudain l'image réduite de la patrie lointaine, et qui, à nos yeux, évoque tout à coup les amis de là-bas, avec leur noblesse généreuse, leurs passions mobiles, leurs jalousies, les larmes qui les affaiblissent. On va me comprendre: M. Gourdji, ayant, sans nul doute, écopé l'honneur qui lui échut, se mit tout de suite, en s'installant à la présidence, à dérouler un papier. C'était son discours. Une harangue enflammée, hardie, et qui ne transige point; un vibrant appel à la liberté et à la justice; une condamnation violente des menées réactionnaires. Ecoutez ceci: « Le Sultan se défend d'avoir été le complice des derniers événements. Nous savons ce que peut valoir sa défense. Peut-on maintenir sur le trône le désor-

ganisant l'Empire ottoman, l'homme de vos vœux arméniens? Peut-on s'illusionner et croire un seul instant que la Constitution ne risque pas d'être renversée par cet homme dévoré par la soif de l'or et du pouvoir? Le patriotisme peut-il être le compagnon du crime? Les voleurs, les égoïstes peuvent-ils être les défenseurs de la Constitution? — Observais les visages des assistants. D'abord, ils demeurent impassibles. Ils n'osaient se livrer, ils s'observaient l'un l'autre, et les premières allusions au Sultan les trouvaient glacés. Mais peu à peu ils se détendaient, la confiance les naquit, et le passage que je viens de citer était acclamé avec ferveur. A cette affirmation que « l'armée libératrice saurait punir les traîtres de tout rang, si haut placés qu'ils fussent », un frisson d'enthousiasme secoua toutes les têtes, et beaucoup de patriotes se levant et étendant les mains, répétèrent le serment que leur dictait la péroration de M. Gourdji: « J'aurais voulu de faire usage du droit imprescriptible de la résistance à l'oppression. J'aurais voulu hommes libres nous combattions tous ceux qui essaieraient de faire revivre le système d'injustice et de terreur sous lequel nous avons si longtemps gémi. J'aurais que nous nous ferons plutôt massacrer que de subir le joug d'un tyran. — Certes, nul ne songeait, au café Voltaire, à massacrer ni à inquiéter M. Gourdji. Mais, en faisant la part de la chaleur oratoire, tout ceci est le signe de nobles sentiments. On applaudissait fort. Chemin faisant, on interrompait l'orateur pour crier: « Vive le Comité Union et Progrès! Vive l'armée! Vive la vaillante armée! Vive Enver! » On cria aussi: « Vive la France! » Et quelqu'un, incidemment, ayant dit: « Nous sommes en pays étranger », un autre répliqua avec un fraternel enthousiasme: « La France n'est pas un pays étranger pour ceux qui luttent pour la liberté. — M. de Toledo prit ensuite la parole avec une chaleur particulière, que lui conférèrent son ardent patriotisme et sa qualité de membre du comité Union et Progrès. Il conta qu'il était, il y a peu de jours, à Berlin, avec Enver-bey, et qu'il fit route avec lui jusqu'à Sofia, d'où il arriva. Puis il confirma que seraient chrétiens, sans pitié, « tous ceux qui ont préparé le guet-apens, si hauts qu'ils soient », ajouta que « les choses se passeraient bien, que pas un crime ne serait commis », et termina en affirmant qu'il avait en mains les preuves que « le coup du 13 avril avait été préparé de longue date ». — Tout allait bien jusqu' alors, et chacun n'avait qu'amour pour les mots de liberté, de justice, de fraternité. Mais un chrétien survint. Il invoqua, dès son premier mot, « la sainte vérité ». Il avait des cheveux drus et bouclés sur le front, une large barbe grise et foisonnante, un vêtement simple, des yeux étonnés et rusés, et il demanda d'une voix timide si l'on voudrait bien lui accorder la parole. Je crus voir se lever le paysan du Danube. C'est un Arménien, qui s'appelle Antoine Brimo, et qui vit en exil parmi nous depuis onze ans. Dès qu'il parla, sa voix timide se fit éclatante comme un cuivre, et ses yeux jetèrent des flammes. Il disait des choses comme celles-ci: « Je suis, comme vous, avec la vaillante armée; mais que fera-t-elle de son triomphe? Je veux, comme vous, Ahmed-pacha; mais pourquoi a-t-il accepté un palais du Sultan détesté? Revenons les tyrans, oui, mais ne soyons pas tyrans à notre tour. Nous ne voulons pas que la patrie soit gouvernée par une demi-douzaine d'individus. Nous sommes prêts à tous les sacrifices, mais nous réclamons nos droits, méconnus depuis des siècles. Etc... » Evidemment, cela se gâta. Des Arméniens, des Syriens, des Grecs, soutenaient celui du Danube. L'autre parti répliquait. Un grand diable, avec d'énormes moustaches noires, se dressa: « C'est toujours nous, les Arméniens, qui avons payé les pots cassés; et vous, vous êtes les profiteurs! » En vain, le président et quelques sages s'interposèrent et faisaient, en hâte, voter une adresse aux victimes des massacres d'Adana. Leurs voix n'étaient point écoutées.

Par chance, l'harmonie se trouva sauvée par la comique intervention d'un étrange orateur qui, en un instant, sut mettre tout le monde contre lui, et le président en profita pour faire voter l'ordre du jour de clôture dont voici le texte: « Les Ottomans de Paris, sans distinction de race ni de religion, réunis dans une manifestation de sympathie et d'admiration pour les vaillants défenseurs de la liberté, envoient leurs cordiales félicitations au comité Union et Progrès, l'assurent de leur fidélité, et espèrent pour toujours la justice. » Ce texte doit être télégraphié au comité. On en indiqua, à Salonique, que les Ottomans de Paris sont fraternellement unis, « sans distinction de race ni de religion ». — Georges Bourdon.

Le Président de la République et Mme Fallières ont reçu hier après-midi LL. AA. II. le prince et la princesse Nashimoto, cousins de l'empereur du Japon. Ils sont arrivés à trois heures et demie au palais de l'Élysée, accompagnés du marquis et de la marquise Yamaoutchi, de M. Sakurai, du colonel Ando aide de camp du prince et de M. Watanabé. Un détachement d'infanterie leur a rendu les honneurs. Salués à leur descente de voiture par M. Mollard, directeur du protocole, le général Jacquillard, gouverneur de l'Élysée, et un officier de service, ils ont été accueillis en haut du perron par M. Rammondou, secrétaire général de la présidence, et le colonel Griache. Le prince était en tenue de ville; la princesse, qui est d'une grande beauté, portait une ravissante toilette bouton d'or. M. et Mme Fallières sont allés à la rencontre de leurs Altesse Impériales jusqu'au seuil du salon des Ambassadeurs, où a lieu l'entrevue. Le prince Nashimoto était depuis deux ans en France; mais par une délicate réserve, il avait tenu à garder l'incognito, dans la situation d'un officier occupé uniquement à s'instruire à côté des nôtres, soit comme stagiaire dans nos régiments, où il passa sa première année. Ecole supérieure de guerre. Cette attitude fut d'ailleurs d'autant plus modeste que ce jeune prince a déjà

des é condu gnes maré brillant Le laires par sa franc s'accepte princ A la qui a Présid la pri le sal suite la m dent d'usa Le ont é Répu gnés Grin gndr péria M. un de la

Le bulga au Pé étran la Bu de Fr Ce litige La polité de La possi Les et rugnat bulga Ra serait Parle Dal volsk proto sation bulga Les vront L'an Toi conse traité La trouv point L'a larme démi Let site à au n long mimi Le avec jourc Le plus les à laum la go L'infé « L' état liv tion men

LE PETIT CARNET. Entre toutes les joies qui précèdent le grand jour du mariage et parmi lesquelles évolue, souriante, émue, ravie, la jeune fiancée, il n'en est assurément pas de plus agréable que le choix et l'achat du trousseau. Que de soucis ils exigent, de recherches attentives et minutieuses, que de goût aussi ils réclament. Aussi la Parisienne avisée, soucieuse de la qualité et de l'élégance des jolies pièces de lingerie qui feront l'émerveillement des amis, s'adresse-t-elle de préférence à la Cour Bazar, qui détient la plus importante spécialité de Blanc et dont la réputation aujourd'hui séculaire n'a cessé de grandir. — P. G.

LE Prince et la princesse Nashimoto. A L'ÉLYSÉE. Le Président de la République et Mme Fallières ont reçu hier après-midi LL. AA. II. le prince et la princesse Nashimoto, cousins de l'empereur du Japon. Ils sont arrivés à trois heures et demie au palais de l'Élysée, accompagnés du marquis et de la marquise Yamaoutchi, de M. Sakurai, du colonel Ando aide de camp du prince et de M. Watanabé. Un détachement d'infanterie leur a rendu les honneurs. Salués à leur descente de voiture par M. Mollard, directeur du protocole, le général Jacquillard, gouverneur de l'Élysée, et un officier de service, ils ont été accueillis en haut du perron par M. Rammondou, secrétaire général de la présidence, et le colonel Griache. Le prince était en tenue de ville; la princesse, qui est d'une grande beauté, portait une ravissante toilette bouton d'or. M. et Mme Fallières sont allés à la rencontre de leurs Altesse Impériales jusqu'au seuil du salon des Ambassadeurs, où a lieu l'entrevue. Le prince Nashimoto était depuis deux ans en France; mais par une délicate réserve, il avait tenu à garder l'incognito, dans la situation d'un officier occupé uniquement à s'instruire à côté des nôtres, soit comme stagiaire dans nos régiments, où il passa sa première année. Ecole supérieure de guerre. Cette attitude fut d'ailleurs d'autant plus modeste que ce jeune prince a déjà

RENSSEIGNEMENTS MONDAINS. — M. Hermann Bernstein, de New-York, nouvelliste et traducteur des œuvres de Leonid Andeyev et de Maxime Gorke, est arrivé hier matin à Paris et est descendu au Grand-Hôtel. — M. et Mme Lorenzo Lezica sont arrivés à Paris avec leurs filles. — M. André de Pouquières, retour de Cannes, est arrivé à Paris. MARIAGES. — En l'église Saint-Pierre de Chaillot a été célébré hier le mariage de M. Henri Monteil,

Le Monde & la Ville. SALONS. — Rappelons que c'est ce soir à neuf heures et demie que S. A. le prince Roland Bonaparte donnera une grande réception dans son superbe hôtel, 16, avenue d'Éna, à l'occasion de la réunion du comité international de la « Carte du ciel ». — M. Georges Lefebvre, président de la Chambre de commerce de Paris, en raison de la maladie qui l'a atteint au cours d'un voyage et le met dans l'impossibilité de rentrer à Paris avant quelques temps, ne pourra recevoir les jeudi 22 et 29 avril. — Jeudi prochain, matinée chez Mme Kirovsky, pour l'audition d'œuvres de M. Kirovsky, interprétées par Mmes Nina Pack et Valmy, MM. Huberdeau et Mendels. — Pour terminer, une comédie inédite jouée par Mmes Jouté, A. Carotte et M. Gorioux. — On commencera à quatre heures précises.

Ayuntamiento de Madrid

lieutenant au 2^e dragons, fils de Mme Montell et frère de celui explorateur, avec Mlle Léonie Sautier, fille de Mme Sautier et née de Mme Roche-Sautier, qui sauva tant de vies lors du terrible incendie du Bazar de la Charité, en faisant passer des centaines de personnes par une des fenêtres de son hôtel, du Cours-la-Reine. L'église était merveilleusement fleurie et, pendant la cérémonie, la maîtrise de l'église exécuta une très belle musique. Les témoins étaient, pour le marié: le colonel Bridoux, commandant le 2^e dragons, et le lieutenant-colonel Monteil, son frère; pour la mariée: le docteur Albert Thuillier, ancien député, ancien président du Conseil général de la Dordogne, et M^e Desjardins, avocat à la Cour d'appel de Paris. La quête fut faite par Mlles Blanche Vial et Claire Boberg avec le lieutenant de Guiringaud, du 2^e chasseurs, et M. Jean Bing. Reconnaissances: Les généraux Gallieni, d'Amada, Tréville, Akermann, de Combaud, M^e Fernand Lecomte, Limet, Eon-Louis Mercier, Mmes Monty, Bianchi, Thors, vicomtesse de Savigny de Moncorps, Quentin-Beauchart, etc. Très admiré le marié dans sa robe princesse en liberty ivoire et tulle illusion. Au retour de l'église Mme Roche Sautier a donné une grande réception et un lunch dans ses artistiques salons de l'avenue de l'Alma où étaient exposés les nombreux et riches cadeaux au milieu d'une délicieuse décoration florale. La maîtresse de la maison faisait les honneurs, aidée de sa charmante fille, Mme Bianca Horcar.

Le mariage du baron Pierre Sabatié-Garât avec Mlle Gamard-Chairr sera célébré à Toulouse, le jeudi 29 avril. AU PAYS DU SOLEIL. — De Nice. La fête amicale donnée au profit des animaux de Nice vient d'avoir lieu dans les jardins de la villa « Le Paradis » que le baron et la baronne de Zuylen de Nyevelt avaient gracieusement mis à la disposition de la Société protectrice des animaux, dont le baron de Zuylen de Nyevelt est le président. Des fêtes comprenant, entre autres attractions, une comédie jouée à ravir par d'excellents artistes mondains, sous une tente, dressée à cet effet sur la grande pelouse. Des chiens policiers ont fait partie du programme et ont accompli de prodigieux exercices aux applaudissements des spectateurs. Des fêtes comprenant, entre autres attractions, une comédie jouée à ravir par d'excellents artistes mondains, sous une tente, dressée à cet effet sur la grande pelouse. Des chiens policiers ont fait partie du programme et ont accompli de prodigieux exercices aux applaudissements des spectateurs. Des fêtes comprenant, entre autres attractions, une comédie jouée à ravir par d'excellents artistes mondains, sous une tente, dressée à cet effet sur la grande pelouse. Des chiens policiers ont fait partie du programme et ont accompli de prodigieux exercices aux applaudissements des spectateurs.

S. A. la princesse de Bourbon, marquise de Sers, baronne Lazzarini, comtesse Hermosa, comtesse Piattor, comtesse Bramica, comtesse Nathalie Potocka, comtesse Mathilde de Crésolle, baron et baronne de Meynonnet-Saint-Marc, Mme de Constantinovitch, Mme de Placotit, comtesse du Torrazo, la dévouée présidente de l'œuvre; baronnes de Marguerite, Mlle Urbino, baronne de Heberem, Mme Burth, miss Spang-M. et Mme Dumény-Vial, comte et comtesse de Torres, Mme Valente, M. et Mme Van de Veldt, marquise de Casa-Riera, duc de Donaur, comte et comtesse Rohosinski. — Lord et lady Cheshleworth ont donné un dîner en leur villa Saint-Priest, à Cannes, avant de partir pour l'Angleterre. Parmi les convives: S. A. L. le grand-duc Michel de Russie, comtesse Torby, lady Egerton, comte et comtesse W. Mouraviev-Apostol, M. et Mme Charles Singer, M. A. de Poméranie et le colonel Percy. — Le Tout-Biarritz mondain est accouru à la vente de charité qui, à ce lieu au profit de l'œuvre de la crèche Saint-Vincent-de-Paul, l'armistice vendues: S. M. la reine Nathalie de Serbie, comtesse de Yallombrosa, marquise d'Elbeuf de Saint-Pierre, comtesse de Montfort, lady Mary Alway, miss Netterville, Miller, etc.

DEUIL. — Nous apprenons la mort: — De M. Edgar Wolff, de Lille, colonel d'artillerie en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, décédé subitement à Paris, où ses obsèques auront lieu ce matin, à dix heures et demie. On se réunira 4, rue de Copenhague. L'inhumation se fera au Père-Lachaise. — De M. Tallon, directeur de la Société française des reports et départs, décédé à Paris, 34, avenue de Messine, à l'âge de soixante-trois ans. Ses obsèques seront célébrées jeudi prochain, à dix heures et demie, en l'église Saint-Augustin; — De M. Edouard Lyon, lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 117, avenue des Champs-Élysées, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. De M. Gerzif, adjudant au maire du dix-neuvième arrondissement, chevalier de la Légion d'honneur; — De M. Adolphe Boyft, administrateur du journal l'Aurore. Ferrari.

LE PETIT CARNET. Entre toutes les joies qui précèdent le grand jour du mariage et parmi lesquelles évolue, souriante, émue, ravie, la jeune fiancée, il n'en est assurément pas de plus agréable que le choix et l'achat du trousseau. Que de soucis ils exigent, de recherches attentives et minutieuses, que de goût aussi ils réclament. Aussi la Parisienne avisée, soucieuse de la qualité et de l'élégance des jolies pièces de lingerie qui feront l'émerveillement des amis, s'adresse-t-elle de préférence à la Cour Bazar, qui détient la plus importante spécialité de Blanc et dont la réputation aujourd'hui séculaire n'a cessé de grandir. — P. G.

LE Prince et la princesse Nashimoto. A L'ÉLYSÉE. Le Président de la République et Mme Fallières ont reçu hier après-midi LL. AA. II. le prince et la princesse Nashimoto, cousins de l'empereur du Japon. Ils sont arrivés à trois heures et demie au palais de l'Élysée, accompagnés du marquis et de la marquise Yamaoutchi, de M. Sakurai, du colonel Ando aide de camp du prince et de M. Watanabé. Un détachement d'infanterie leur a rendu les honneurs. Salués à leur descente de voiture par M. Mollard, directeur du protocole, le général Jacquillard, gouverneur de l'Élysée, et un officier de service, ils ont été accueillis en haut du perron par M. Rammondou, secrétaire général de la présidence, et le colonel Griache. Le prince était en tenue de ville; la princesse, qui est d'une grande beauté, portait une ravissante toilette bouton d'or. M. et Mme Fallières sont allés à la rencontre de leurs Altesse Impériales jusqu'au seuil du salon des Ambassadeurs, où a lieu l'entrevue. Le prince Nashimoto était depuis deux ans en France; mais par une délicate réserve, il avait tenu à garder l'incognito, dans la situation d'un officier occupé uniquement à s'instruire à côté des nôtres, soit comme stagiaire dans nos régiments, où il passa sa première année. Ecole supérieure de guerre. Cette attitude fut d'ailleurs d'autant plus modeste que ce jeune prince a déjà

RENSSEIGNEMENTS MONDAINS. — M. Hermann Bernstein, de New-York, nouvelliste et traducteur des œuvres de Leonid Andeyev et de Maxime Gorke, est arrivé hier matin à Paris et est descendu au Grand-Hôtel. — M. et Mme Lorenzo Lezica sont arrivés à Paris avec leurs filles. — M. André de Pouquières, retour de Cannes, est arrivé à Paris. MARIAGES. — En l'église Saint-Pierre de Chaillot a été célébré hier le mariage de M. Henri Monteil,

Le Monde & la Ville. SALONS. — Rappelons que c'est ce soir à neuf heures et demie que S. A. le prince Roland Bonaparte donnera une grande réception dans son superbe hôtel, 16, avenue d'Éna, à l'occasion de la réunion du comité international de la « Carte du ciel ». — M. Georges Lefebvre, président de la Chambre de commerce de Paris, en raison de la maladie qui l'a atteint au cours d'un voyage et le met dans l'impossibilité de rentrer à Paris avant quelques temps, ne pourra recevoir les jeudi 22 et 29 avril. — Jeudi prochain, matinée chez Mme Kirovsky, pour l'audition d'œuvres de M. Kirovsky, interprétées par Mmes Nina Pack et Valmy, MM. Huberdeau et Mendels. — Pour terminer, une comédie inédite jouée par Mmes Jouté, A. Carotte et M. Gorioux. — On commencera à quatre heures précises.

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

A L'INSTITUT
ACADEMIE DES SCIENCES

Le froid et les graines. — Le sens de la direction chez les abeilles.
Assistance nombreuse, cosmopolite et « select » : tout le Congrès de la carte du ciel assiste à la séance.

M. Van Tieghem, secrétaire perpétuel, lit à l'Académie une lettre du docteur Charcot, datée du 24 décembre, et remise par le chef de l'expédition antarctique à un baleinier rencontré dans les glaces ; tout allait bien à bord à cette date. Nous donnons ailleurs des détails sur le message du savant explorateur.

M. Maquenne présente une note de M. Paul Beccarel, qui a pu, avec le concours du savant physicien de Leyde, M. Kamerlingh-Onnes, démontrer que l'on pouvait supprimer la vie de certaines graines (luzerne, moutarde, blé) sans porter atteinte à leur pouvoir germinatif, en les soumettant à l'action combinée de la plus puissante dessiccation, du plus haut degré de vide, et de la température la plus basse réalisable, celle de l'hydrogène liquide (— 253° au-dessous de zéro), c'est là un résultat important en biologie, car il nous montre que la vie n'est pas un principe mystérieux, mais un simple fonctionnement physique et chimique d'un organisme aux dépens des substances et des forces du milieu cosmique.

M. Gaston Bonnier communique à l'Académie les nouveaux résultats de ses recherches sur le sens des abeilles. Le savant botaniste montre par des expériences variées que ce n'est ni le sens de la vue, ni celui de l'odorat qui peut permettre à des abeilles de régner leur ruche à plus de deux kilomètres de distance, car des abeilles rendues aveugles ou privées d'antennes y retournent cependant sans difficulté. Des abeilles enfermées dans des boîtes et transportées loin de leur ruche y retournent tout droit, pourvu qu'on soit dans la limite de distance ci-dessus. Les abeilles butineuses ne se trompent pas de direction, même pour les plus petits écarts.

Les abeilles possèdent donc un sens spécial de direction, plus ou moins analogue à celui des pigeons voyageurs, et indépendant de la vue et de l'odorat.

M. Bonnier présente en même temps, à l'Académie, un nouveau volume de son Cours de botanique publié en collaboration avec M. Leclerc du Sablon.

M. Deslandres, directeur de l'Observatoire de Meudon, expose à l'Académie, avec sa clarté et sa précision coutumières, les résultats des nouvelles recherches qu'il a entreprises à l'Observatoire de Meudon sur l'atmosphère solaire, et sur la photographie des « filaments ».

M. Hale, astronome américain, dans un français très pur, prend ensuite la parole pour adresser ses félicitations à M. Deslandres et parler à l'Académie de recherches qu'il a poursuivies de son côté sur le même sujet.

M. Hincks, de l'Observatoire de Cambridge, fait ensuite une communication. M. Hincks est, avec M. Lagarde, chef du bureau des calculs à l'Observatoire de Paris, secrétaire de la commission spéciale relative aux passages de la planète Eros.

La séance est levée à quatre heures et demie. Alph. B.

L'Agitation chez les Postiers

Le conseil d'administration de l'Association générale des postiers a organisé un référendum sur la question de savoir si l'Association doit être transformée en syndicat. L'estime en effet qu'il n'appartient pas à quelques agitateurs parisiens de prendre une décision aussi grave. Les divers groupements ont donc été priés de donner leur avis.

Le groupe du Central télégraphique a décidé jeudi dernier de ne pas répondre au référendum. Le groupe des ambulants de la gare Saint-Lazare vient de suivre cet exemple. Il a donné mandat aux délégués qu'il enverra au prochain congrès de soutenir la thèse que voici :

- 1° Le conseil d'administration est démissionnaire en bloc, aussitôt après avoir rendu compte de son mandat ;
2° Le congrès procède aux élections des membres du conseil. Les candidats doivent prendre l'engagement d'honneur de former le bureau du futur syndicat ;
3° La transformation de l'A. G. en syndicat a lieu au sein du congrès, lequel ratifie aussitôt ladite transformation.

On voit quel est le plan du parti avancé de l'Association générale. Redoutant les surprises...

Marc Landry.

des d'un référendum normal, il espère obtenir d'une assemblée excitée le vote qui serait le début d'une agitation nouvelle. Les agents ambulants ont toujours représenté dans la « grande famille postale » les opinions extrêmes. Les télégraphistes du bureau central se trouvent, à la suite des derniers événements, faire cause commune avec eux. Mais les employés de province, qui constituent la majorité, ne sont rien moins que révolutionnaires. Le seul mot de syndicat les effraye. Sauf dans quelques grandes villes, ils n'ont pas semblé, jusqu'ici, disposés à prendre part à un mouvement violent.

La minorité parisienne, qui le sait, a tout à craindre d'un référendum qui manifesterait sa faiblesse. Elle s'avise d'un expédient qui ne réussira sans doute pas, mais qu'il était utile de signaler.

Les feuilles signalétiques

Les agents des postes se plaignent que la réfection des feuilles signalétiques promise, et se souvenant de M. Barthou, n'ait pas été créée partout d'une manière satisfaisante.

Voici, à ce sujet, la note qui a été communiquée hier par le bureau de l'A. G. : « Dans une note émanant de l'Administration des Postes et communiquée aux journaux en date du 14 avril 1939, il est dit qu'aux termes de la circulaire qui a prescrit la réfection des feuilles signalétiques, les directeurs et chefs de service doivent procéder à l'établissement de ces nouvelles feuilles dans les conditions ordinaires. »

Le Conseil d'administration de l'Association générale des agents des postes affiliés, et est en mesure de prouver, que des différends d'appréciation de cette circulaire se sont produits et que l'établissement de ces feuilles signalétiques diffère suivant les directeurs. »

« D'ailleurs, le conseil d'administration de l'A. G. a saisi M. le ministre d'une demande tendant à la réfection totale des feuilles signalétiques pour 1939. »

« Il attend sa réponse. »

Voici maintenant un membre de l'A. G., comment a été faite la réfection de ces fameuses feuilles signalétiques. Il s'agissait, ainsi que l'avait demandé les postiers en grève, et ainsi que l'avait accordé M. Barthou, de faire disparaître de ces feuilles les ratures et les surcharges que les directeurs y avaient mises. Tout d'un moyen spécifique, l'administration fit disparaître ratures et surcharges en recopiant textuellement sur des feuilles nouvelles, les indications que portaient les feuilles condamnées.

Rouen, 19 avril. Sept cents fonctionnaires de toutes les administrations ont assisté ce soir à un meeting au MM. Lanarque, Thibault, Le Géo et Courtaud, membres du comité de grève des postiers, ont pris la parole.

Les orateurs ont préconisé l'affiliation des fonctionnaires à la C. G. T.

L'ordre du jour suivant a été voté : Les fonctionnaires de toutes les administrations de Rouen, réunis à la Bourse du travail, fraternellement réunis avec les organisations ouvrières, déclarent leur action engagée par les fonctionnaires des P. T. T. ;

Se refusent à résister, par tous les moyens en leur pouvoir, aux mesures de répression qu'on prendrait contre eux et repoussent de toutes leurs forces le statut des fonctionnaires ;

Déclarent ne compter que sur eux-mêmes et sur les prolétaires organisés, pour défendre leur droit et se séparent en attendant l'organisation syndicale, aux cris de : « Vive la solidarité ouvrière ! »

Les fonctionnaires, en quittant la salle, chantaient l'Internationale.

« L'Ouvrier »

Un jeune médecin de talent, le docteur René Marliat, qui se montra toujours préoccupé de toutes les questions qui touchent les hommes, et plus particulièrement de l'hygiène des hommes adonnés aux plus durs travaux manuels, vient de publier — dans la collection de l'Encyclopédie scientifique, dirigée par le docteur E. Touleuse — un petit volume qui traite, avec beaucoup de hardiesse, d'intelligence et d'esprit pratique, de l'ouvrier, de son hygiène, de son atelier, de son habitation.

Le docteur Albert Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, apprécie les mérites du docteur René Marliat, à ce point qu'il lui a confié la direction de son beau sanatorium familial de Montigny-en-Ostrevent. Et c'est le docteur Calmette qui engagea son collaborateur à composer ce livre, pour lequel il a écrit une chaleureuse et très sage préface, d'où j'extrait les lignes suivantes : « ...Aussi bien les propagandistes de l'hygiène sociale ont le droit de proclamer leur foi évolutionniste et leurs espoirs de voir se réaliser dans l'avenir, entre le capital et le travail, une entente basée sur le respect et la protection de la vie humaine. On peut discuter sur les moyens les plus pratiques et les plus efficaces de réaliser cette entente. Il semble du moins qu'elle ne puisse exister...

meilleurs, par villes, par régions, par Etats, et unis par une fédération. Chez les ouvriers, les sociétés de consommation jouent un grand rôle. Dans la province du Rhin seule, on en compte 237 avec 83,000 adhérents.

Il existe aussi des « sociétés de construction » qui ont pour but d'acheter des terrains, d'y construire des maisons, et d'en louer les appartements à leurs membres à des prix relativement minimes. Ces sociétés rhénanes sont au nombre de 100 et réunissent 41,000 membres.

Il s'est fondé bien d'autres genres de sociétés, mais il faudrait un gros livre pour en faire la simple énumération. Car la passion du groupement va bien au delà des intérêts.

Rien qu'à Berlin, on compte 2,500 sociétés diverses : celles de chant, de musique se chiffrent par centaines, celles de sport également. Toutes les corporations ont leur « Verein », donnent des fêtes, déléguent aux enterrements, organisent des excursions et des promenades.

J'ai relevé, parmi ces 2,500 sociétés, quelques groupements assez inattendus : Il y a la Société des Cyclistes sourds et muets, la Société pour la propagande du christianisme chez les juifs, le Club des Amis des Boers, le Club des siffleurs, le Club des chiens de salon, la Société des concierges, la Société contre l'appauvrissement, la Société pour la défense des intérêts des sourds et muets juifs en Allemagne.

Enfin, et ceci est, je pense, le comble de la monomanie d'association, il y a une société contre les sociétés... Oui, des gens qui estiment qu'on s'associe trop, que la vie est surchargée de soins sociaux, et le budget obéré par les cotisations, qui se sont unis pour réagir.

et subsister que si elle s'appuie sur le principe de solidarité. »

Et encore : « Je crois que si la classe ouvrière veut s'affranchir, la première chose qu'elle doit faire, c'est de regarder son ignorance en hygiène comme son plus grand ennemi. Il faut qu'elle s'instruise et qu'elle impose à ceux qui prétendent enseigner, des programmes d'enseignement en rapport avec ses besoins. Or, parmi ses besoins, le plus essentiel est la santé. »

Le petit livre du docteur René Marliat contient, en 800 pages, tout un monde de documents précis sur l'hygiène, sur l'alimentation, sur le vêtement des ouvriers, sur l'utilité de la propreté minutieuse dans certains métiers plus spécialement, sur la lutte contre la tuberculose, contre l'alcoolisme, contre les maladies transmissibles.

La question de l'hygiène des ateliers, celle des vestiaires et des restaurants ouvriers, y est traitée avec beaucoup de soin. De longs chapitres, très documentés, sont consacrés à la législation sanitaire des ouvriers français, à l'inspection du travail, aux accidents du travail, au système allemand des assurances, aux mutualités.

Toute la dernière partie traite, en termes excellents, des habitations ouvrières et des jardins ouvriers.

Ce petit livre sera certainement très lu et probablement très discuté. J'imagine qu'on lui reprochera d'affirmer sur certains points de doctrine des tendances un peu radicales, et de témoigner de quelque hâte dans son fervent désir de voir s'améliorer le sort des travailleurs.

En tout cas, on ne pourra certes pas l'accuser de pêcher par manque de lucidité générosité. Ce qui y gîte particulièrement, c'est que les sentiments d'altruisme philanthropique ne s'expriment jamais en paroles à la fois éloquentes et vaines. A toutes les pages, vous ne rencontrez que documents précis, que faits rigoureusement contrôlés. Point de fausse éloquence, ni de sentimentalité verbuse.

Tel quel est, ce vaillant et très scientifique petit livre peut servir d'excellent base de discussion pour l'amélioration des rapports entre patrons et employés. J'estime que poser la question sociale sur le terrain de l'hygiène, c'est faire acte de sagesse et de discernement. Le jour où les syndicalistes ouvriers seront convaincus que c'est par là qu'il faut commencer, et non point par la politique, un grand pas aura été fait pour le progrès et pour la paix.

H. Bianchon.

UN MANUEL FANTASISTE

Critique légère, spirituelle, empreinte d'un scepticisme souriant ou d'une mordante ironie, suite d'aphorismes amusants ou de croquis pris sur le vif et habilement tracés, tel est l'ouvrage que nous devons à la plume de M. Francis W. Crowninshield. The manners for the Metropolis, ou Manuel des bonnes manières, à l'usage des gens du monde dans la métropole américaine.

Grâce à lui, nous pénétrons dans l'intimité de cette fameuse Société des Quatre Cents. Nous condouons cette réunion de milliardaires, nous participons à l'existence mondaine de ces fastueux ploutocrates. Nous couversons avec eux : leurs tables de bridge, leurs country-houses, leurs réceptions, n'ont plus de secrets pour nous. Nous les suivons au théâtre, à New-York, nous les accompagnons même à leur dernière demeure.

Et si l'auteur a voulu, ainsi qu'il le dit dans son avant-propos, guider les nouveaux venus, ou les retardataires, dans une classe de cette société anglo-saxonne, que transformant, dit-il, les automobiles, les pianolas, les cocktails et les ballons dirigeables, s'il a, suivant son propre terme, tenté de leur donner un Badeker, il faut avouer qu'il y a parfaitement réussi. Ce Badeker est si exact, si véridique, qu'il mérite de passer l'Atlantique pour nous donner l'image exacte des petits et des grands travers des gens du monde de la bas. Nous ne les connaissons jusqu'ici que par le récit de leurs excentricités, ou le chiffre de leurs fortunes. Grâce au guide de M. Crowninshield, nous sommes à même, maintenant, de les étudier et de les juger dans chacune des manifestations de leur vie sociale extérieure.

On peut ainsi constater que cette vie sociale extérieure des Américains offre de nombreuses ressemblances avec la nôtre, par suite de ces emprunts perpétuels que rendent si faciles aujourd'hui les rapides liners courant sur l'Océan,

lève en criant par trois fois : « Hoch ! Hoch ! Hoch ! » Dans ce cas, il faut que chacun quitte sa place et aille choquer son verre contre celui du personnage acclamé.

Vous voyez comme il est commode, dans ces conditions, de lier des conversations particulières.

On commença, dans certains milieux cultivés, à délaisser ces formes surannées. C'est le maître de maison lui-même qui, le verre en main, le sourire sur les lèvres, fait le tour de la table et va trinquer avec ses invités, en disant à chacun un mot aimable. J'ai déjà mieux cela.

Mais ces mœurs naïves et bienveillantes prouvent en faveur de la noble et traditionnelle hospitalité germanique. Elles furent autrefois celles de nos provinces ou de-ci de-là elles se maintiennent même encore. Elles exigent beaucoup de bienveillance, un aimable besoin d'épanouissement, de la patience, du temps de reste. Et l'heure approche où, même en Allemagne, elles disparaîtront.

En attendant, cette « gemutlichkeit » continue et se manifeste dans presque tous les actes de la vie. Quand deux personnes se rencontrent pour la première fois de la journée, elles se souhaitent le bonjour, quelle que soit la différence des conditions. Le domestique qui vous ouvre, le commis de magasin, le conducteur de tramway (dans ses deux ou trois premiers voyages du matin) vous disent : « Guten tag ». Et ce serait les offenser que de ne pas leur répondre.

Nous sommes, sous ce rapport, loin de l'Amérique et même de l'Angleterre.

Les Allemands sont fiers de l'esprit finlich de leurs facteurs. Ceux-ci se piquent, en effet, de découvrir toujours le destinataire d'une lettre. Ils font pour conserver cette réputation mille recherches, mille démarches sans se lasser, ne se décourageant. Et leur grande joie, leur fierté, c'est de pouvoir remettre à son destinataire une vieille lettre couverte de grimoire, de faire suivre, d'inconnu, de parti, qui a traîné des mois entiers dans les bureaux de poste.

Personne ne me démentira : c'est ici le pays de la conscience professionnelle.

qui en assurèrent la meilleure utilisation, tout en décidant des progrès à réaliser dans l'avenir.

Ces progrès sont incessants, et la carte du ciel a, une fois de plus, démontré la vérité de cet axiome : « La fonction crée l'organe. » Au fur et à mesure que les besoins de précision ont augmenté, les appareils et les méthodes se sont perfectionnés parallèlement. Qu'il me suffise de rappeler que c'est à l'occasion de l'exécution de la carte du ciel que notre illustre compatriote Lippmann, celui dont le prix Nobel vient de couronner les travaux de physique, imagina les merveilleux colostat, et donna cette belle méthode d'enregistrement photographique des cercles horaires, à laquelle, avant lui, nul n'avait songé, et, pour les avoir plus précisément, il créa de toutes pièces, par-dessus le marché, sa belle méthode d'entretien électrique des pendules d'observation.

La question de la régularité de marche des organes d'horlogerie est, en effet, fondamentale en photographie céleste, car on n'a pas la ressource de lancer aux astres le traditionnel « ne bougez plus » : les astres bougent et bougent avec une régularité désespérante. Il faut donc que l'appareil photographique bouge au même temps, et rigoureusement de la même quantité. De là la nécessité de réglages spéciaux et de la plus haute précision.

Une particularité de ce congrès de 1909 est que le royaume de Belgique y sera représenté pour la première fois par M. Leconte, le savant directeur de l'Observatoire d'Ucclo-Bruxelles. La Belgique a tenu, en effet, à participer à la carte du ciel et y coopère effectivement depuis bientôt deux ans. Nos voisins et amis du Nord ne sont jamais en retard en matière de progrès scientifique ; l'astronomie, en particulier, a trouvé chez eux un solide appui, grâce à M. le baron Descaamps, ministre des sciences et arts, grâce à l'éminent directeur de l'enseignement supérieur, M. Cyrille Van Overbergh, et grâce aux encouragements d'un mécène éclairé, M. Jacobs, président de la Société belge d'astronomie.

LA CARTE DU CIEL

Cette semaine se tient, à l'Observatoire de Paris, la séance du « Comité international de la carte du ciel ». Cette réunion est la cinquième qui ait été tenue.

On sait que c'est à notre pays qu'est due l'initiative de cette magistrale entreprise, conçue par l'amiral Mouchez, qui fut directeur de l'Observatoire de Paris après Le Verrier. C'est en 1887, le 16 avril, que la première conférence se tint à l'Observatoire, sous le haut patronage de l'Académie des sciences.

Seize pays s'y firent représenter et dix-huit observatoires prirent l'engagement de collaborer à l'œuvre commune. On sait que en est le principe : faire la photographie du ciel par petits morceaux, avec toute la précision dont on peut disposer par suite des progrès énormes accomplis par l'optique et la photographie.

L'entente internationale préalable était nécessaire, car il fallait avoir des épreuves de dimension uniforme pour que, par leur juxtaposition, on pût avoir un élément du ciel parfaitement reproduit ; il fallait définir la région céleste dont l'étude reviendrait à chaque observatoire participant, afin d'éviter tout double emploi dans le travail ; il fallait enfin choisir une méthode spéciale pour l'utilisation des résultats.

Aujourd'hui, l'étude photographique du ciel est courante dans tous les observatoires ; il n'y a plus « d'équatorial » qui ne soit ou même temps un « équatorial photographique », et nos constructeurs français d'instruments astronomiques, soit Gautier, soit Mailhat, en construisent couramment, non seulement pour les observatoires d'Etat, mais encore pour des particuliers qui se sont lancés avec ardeur dans la science du ciel.

La plaque photographique, comme la si bien dit Janssen, est, en effet, la « réline du savant ». Elle voit ce que l'œil ne voit pas, et, chose précieuse entre toutes, elle conserve l'impression de ce qu'elle a vu. Il était donc tout indiqué d'en faire le complément indispensable de nos puissantes lunettes astronomiques.

Mais il fallait modifier légèrement les « objectifs » de ces grands instruments ; ceux-ci en effet, sont faits pour donner des images de rayons visibles, alors que les rayons « actiniques » sont ceux qu'il faut concentrer sur la plaque photographique, et le foyer ou convergent ces deux catégories de rayons n'est pas le même. Nos opticiens ont habilement tourné la difficulté.

Est-il besoin de dire que, pour avoir une impression précise des millions de points lumineux qui sont les étoiles, il fallait des plaques photographiques d'une merveilleuse homogénéité ? Nos fabricants n'ont pas été, non plus, au-dessous de cette tâche difficile, et l'industrie a, une fois de plus, apporté à la science ce concours qui n'est que la reconnaissance des services qu'elle en reçoit chaque jour.

Enfin, les clichés étant faits, développés, fixés, il fallait en faire la « mensuration », c'est-à-dire en tirer le plus heureux parti au point de vue des données numériques de l'astronomie de position. Des machines munies de microscopes déplacés par des vis micrométriques ont été imaginées et construites, et ce service, confié à des jeunes filles, a été organisé par Mlle Klumpke, la première femme astronome que l'Observatoire de Paris ait compté dans son personnel.

Ce sont les congrès successifs de la « carte du ciel » qui coordonnent les résultats, qui en font le groupement et

qui en assurèrent la meilleure utilisation, tout en décidant des progrès à réaliser dans l'avenir.

Ces progrès sont incessants, et la carte du ciel a, une fois de plus, démontré la vérité de cet axiome : « La fonction crée l'organe. » Au fur et à mesure que les besoins de précision ont augmenté, les appareils et les méthodes se sont perfectionnés parallèlement. Qu'il me suffise de rappeler que c'est à l'occasion de l'exécution de la carte du ciel que notre illustre compatriote Lippmann, celui dont le prix Nobel vient de couronner les travaux de physique, imagina les merveilleux colostat, et donna cette belle méthode d'enregistrement photographique des cercles horaires, à laquelle, avant lui, nul n'avait songé, et, pour les avoir plus précisément, il créa de toutes pièces, par-dessus le marché, sa belle méthode d'entretien électrique des pendules d'observation.

La question de la régularité de marche des organes d'horlogerie est, en effet, fondamentale en photographie céleste, car on n'a pas la ressource de lancer aux astres le traditionnel « ne bougez plus » : les astres bougent et bougent avec une régularité désespérante. Il faut donc que l'appareil photographique bouge au même temps, et rigoureusement de la même quantité. De là la nécessité de réglages spéciaux et de la plus haute précision.

Une particularité de ce congrès de 1909 est que le royaume de Belgique y sera représenté pour la première fois par M. Leconte, le savant directeur de l'Observatoire d'Ucclo-Bruxelles. La Belgique a tenu, en effet, à participer à la carte du ciel et y coopère effectivement depuis bientôt deux ans. Nos voisins et amis du Nord ne sont jamais en retard en matière de progrès scientifique ; l'astronomie, en particulier, a trouvé chez eux un solide appui, grâce à M. le baron Descaamps, ministre des sciences et arts, grâce à l'éminent directeur de l'enseignement supérieur, M. Cyrille Van Overbergh, et grâce aux encouragements d'un mécène éclairé, M. Jacobs, président de la Société belge d'astronomie.

Le congrès actuel est divisé en cinq commissions, qui sont : 1° Etat du travail ; 2° Grandurs ; 3° Optique ; 4° Etoiles fondamentales ; 5° Commission spéciale des observations relatives à la planète Eros.

On a souvent reproché aux congrès de ne servir à rien ; voilà un reproche qu'on n'adressera certes pas à celui-ci, et les hôtes de M. Baillaud, le savant directeur de notre Observatoire, ne perdront, je crois, pas leur temps cette semaine.

Alphonse Berget.

LES COLONIES

Les opérations contre le De-Iham

Marseille, 19 avril. Le journal, le Courrier saonnais, arrivé ce matin à Marseille, via Brindisi, donne les renseignements suivants, datés du 21 mars.

Le De-Iham ferait sa soumission si sa vie et celle des siens lui sont accordées ; des pourparlers préliminaires seraient engagés.

D'autre part, le 19 mars, une bande de quatre-vingts Chinois armés de fusils ayant surgi aux environs de Phou, à vingt-trois kilomètres de Hanoi, la milice et l'artillerie ont été envoyées sur les lieux. Une vingtaine d'obus ont été lancés. Les Chinois ripostèrent vigoureusement. Nous avons eu un linh tué et neuf autres blessés.

LES GRÈVES

A MÉRU

Méru, 19 avril.

C'est en vain que les gendarmes ont recherché, la nuit dernière, M. Platel. M. Platel a disparu. Hier, il affirmait ne pas craindre d'être envoyé à la Guyane. Il semble avoir redouté davantage la prison de Beauvais. Il est assis, sous le grand soleil, devant quelques centaines d'ouvriers excités, d'insulter le gendarme isolé qui passe. Mais dès qu'il y a vingt gendarmes, on s'enfuit. C'est prudent, si ce n'est pas héroïque.

Donc, vers quatre heures du matin, un détachement de gendarmes arrivait à Andeville. Les hommes mirent pied à terre à l'entrée du village et se dirigèrent vers la maison de M. Platel. Mmo Platel, à demi vêtue, vint leur ouvrir, et déclara que son mari était absent. Néanmoins, quelques gendarmes visitèrent la maison : ils n'y trouvèrent pas le secrétaire général des boutonniers, qu'uno

quant, en effet, de découvrir toujours le destinataire d'une lettre. Ils font pour conserver cette réputation mille recherches, mille démarches sans se lasser, ne se décourageant. Et leur grande joie, leur fierté, c'est de pouvoir remettre à son destinataire une vieille lettre couverte de grimoire, de faire suivre, d'inconnu, de parti, qui a traîné des mois entiers dans les bureaux de poste.

Personne ne me démentira : c'est ici le pays de la conscience professionnelle.

La mode de la cigarette est extrêmement répandue chez les femmes. Elles fument même en public, dans les restaurants de vin, — non dans les brasseries, — et toujours en présence du mari.

Comment sont organisés les usines au point de vue de l'ordre, de la régularité, de la discipline ?

Viens de visiter une fabrique qui emploie cinq mille ouvriers et mille employés. A la porte principale, un portier me reçoit ; il parle français. Je pénètre dans le vestibule ; sur un tableau sont écrits les noms des chefs, des ingénieurs et des employés malades ou en congé, qu'on ne peut, par conséquent, pas trouver en ce moment. — avec l'indication précise du jour de leur départ et du jour où ils doivent rentrer, ainsi que le nom de leur remplaçant dans le service. Vous ne dérangez personne et êtes fixé instantanément.

On devine par cela ce que doit être la discipline intérieure de la maison !

Jules Huret.

(A suivre.)

automobile avait emporté vers Paris quelques heures auparavant. Une cinquantaine d'ouvriers, groupés aux abords de la mairie, ont poussé des cris au passage du détachement. Quel sera le successeur de M. Platel ? On sait que la C. G. T. avait offert de déléguer un de ses membres pour diriger l'agitation. Mais la commission exécutive du syndicat ouvrier a préféré, en signe de protestation, choisir comme nouveau secrétaire le frère de M. Platel. Au lieu de Jean-Baptiste, nous aurons Lucien. Et il n'y aura rien de changé. En outre, le comité a nommé un « délégué à la propagande... C'est M. Guinet d'Andeville. Vous pensez bien que deux nominations ne suffisent pas à absorber, pendant deux heures, les efforts d'un comité. Un ordre du jour a été rédigé. Il flétrit l'armée et la magistrature... mises à la disposition du patronat pour affamer les ouvriers... Il proteste contre « les provocations gouvernementales et policières qui ont motivé l'arrestation de Platel », etc., etc.

LA JOURNÉE

Cours et conférences : M. Etienne Grosclaude : « L'Afrique du Sud et les mines » (184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 1/2). — M. le professeur Stanislas Mennier : Ouvverture du cours public de géologie (Muséum, 5 heures). — M. Edmond Teller, professeur d'anatomie comparée : « Des Principes de Lamarck appliqués à l'anatomie et à l'embryologie comparées » (Muséum, 2 heures). — M. Lumet : « les Moteurs marins à combustion interne » (39, boulevard des Capucines, 9 heures). — M. le docteur Daguin-court : « Microbes, sérum et vaccins » (357, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Exposition : Quatre-vingts toiles de Maximilien Luce (Hollande et Yonne), galerie Bernheim Jeune, 15, rue Richemont, jusqu'au 4^{er} mai.

Informations

L'impartialité dans les concours. — Après avoir réglé l'incident sur les concours de la Ville, la Préfecture vient de s'occuper des concours des médecins des hôpitaux. M. A. Bernard a en à se préoccuper récemment de réclamations qui concernent ces épreuves. Il a prié M. Mesurour de rechercher les mesures à prendre, d'accord avec le corps médical des hôpitaux, cette corporation qui fait honneur à Paris et dont la collaboration est indispensable dans l'espèce. L'administration cherche à augmenter les garanties d'impartialité. M. Armand Bernard suppose qu'une réforme pourrait peut-être être tentée.

Un patron d'Amblainville, M. Médard-Delamotte, a décidé de fermer son usine. Il est parti hier pour Paris avec sa femme et ses enfants, afin de chercher un emploi. M. Médard-Delamotte avait souscrit au contrat de Méru, et l'appliquait dans ses ateliers. Or, les ouvriers sont venus lui présenter de nouvelles revendications. Il refusé de céder à nouveau. Le soin de sa sécurité l'a obligé à quitter le pays.

Le bruit court que les métallurgistes de Montataire et de Creil se rendront à Méru demain. Aussi les autorités ont-elles consigné les troupes dans leurs cantonnements, où les officiers eux-mêmes devront prendre leurs repas. En effet, si les ouvriers des forges de Montataire, renommés dans toute la région pour leur violence anarchiste, approchaient aux boutonnières le secours de leur présence, les pires incidents seraient à craindre.

A MAZAMET

Mazamet, 19 avril.

La réunion de ce matin, à la Bourse du travail, après une nuit calme, a été peu nombreuse et n'a donné lieu à aucun incident.

M. le baron Reille, député de Mazamet, a vu ce matin M. Négre, président du comité patronal, et lui a manifesté le désir de voir le conflit se terminer. Il devait voir ce soir le comité de grève, mais l'entrevue a été ajournée à demain.

Des mesurés exceptionnelles sont prises pour garantir les usines, et dans celles qui travaillent les postes sont considérablement augmentés.

Le sous-préfet de Castres se tient en permanence à l'hôtel de ville, en l'absence du préfet, rentré pour la session du Conseil général.

Une pétition circule par la ville qui se couvre de signatures de petits commerçants et de rentiers ; elle proteste contre les mesures prises, qu'ils jugent insuffisantes pour assurer la liberté de la rue.

AFFAIRES MILITAIRES

Etat-major. — Par décret en date du 18 avril 1909, rendu sur la proposition du ministre de la guerre :

Le général de brigade Lefèvre, commandant par intérim la 1^{re} division d'infanterie coloniale, à Paris, membre du Comité technique d'état-major et du Comité consultatif de défense des colonies, est promu au grade de général de division et maintenu dans ses fonctions actuelles ;

Le colonel Leblond, de l'infanterie coloniale à Paris, est nommé au grade de général de brigade et maintenu dans son commandement actuel ;

Le général de brigade Petitbon est relevé de ses fonctions de commandant supérieur de la défense du Havre, pour être placé sur sa demande dans la position de disponibilité.

Feuilleton du FIGARO du 20 Avril

(18)

LE TRUST

— Suite —

A leurs boutonnières Pucton et Sammy ravirent les petits bouquets. Ces demoiselles acceptèrent. Ensembles s'attablèrent pour le thé que le nègre leur servit brûlant et blond avec du miel et des toastis. Ils parlaient de leurs pouvoirs physiques, des entraînements divers auxquels ils s'étaient livrés, footing, base-ball, rowing, et des muscles qui profitaient plus spécialement de tel ou tel sport. On se fait les reins en marchant, la poitrine en ramant, les bras en lançant la balle... Et ils se félicitèrent de savoir les noms anatomiques des muscles intéressés par les différents jeux.

Sammy désigna les deux secrétaires de M. Héricourt, miss Landelle et M. Jumillac, qui levaient ensemble un plan au graphomètre, là-haut. Les papistes ne respectent pas le repos du dimanche. Ils plantent le trépied, ils braquent l'aide sans nul respect, des Commandements. On voyait l'ingénieur arpenter le terrain, avec une perche rouge et blanche. Miss Landelle, en jupe courte et en redingote de velours, se pencha, visa par la lunette de son instrument. Elle plaça l'ingénieur en gutères, pour déplacer beaucoup Atlanta, Clara. Le fini à la géométrie leur semblait vraiment une chose originale. Sammy confirma que les

secrétaires de M. Héricourt étaient « firts ». Ça n'empêchait pas M. Jumillac d'agaacer chacun par sa marotte de perfection inutile. Qu'un machiniste fit sa besogne, cela ne suffisait point. Il fallait que tous les boulons fussent serrés à leur nombre de tours réglementaires, que tous les trous à huile fussent méthodiquement abrévés. Quelle perte de temps ! Les Français sont ridiculement fatigués pour ces petites choses, et on s'enfend mal avec eux là-dessus. Aucun certes n'est installé une usine, comme Morton-Field, dans les montagnes, reliées par des échelles et des fils téléphoniques. Selon le système français, Sakavannah aurait pu attendre encore trente ans son électricité, tandis que, selon le système yankee, la ville l'avait eue tout de suite, moyennant le dixième du capital qu'il eût exigé une combinaison européenne. Au reste Pucton soupçonnait des tiraillements entre M. Héricourt et les Clamorgan. Ceux-ci destinaient le capital disponible à la jonction du Columbia-Railroad avec la ligne de New-York pour amener au plus vite la marchandise sur le trottoir de la Madison Avenue. Celui-là voulait d'abord, et afin de gagner sûrement toute la clientèle des imprimeries, essayer plusieurs améliorations des méthodes usuelles pour mettre en pâte le bois du papier à journaux. Indéfiniment le résultat tarderait. Les vrais Yankees se disputaient sans cesse avec M. Jumillac. Ainsi toute l'équipe que M. Héricourt avait ramenée de Cuba, où il avait pourtant fait de grandes choses. « C'est un homme », résuma Pucton. Et Sammy loua le projet de réunir les lignes atlantiques de Floride au Columbia-Railroad. Les deux jeunes filles admiraient que ces adolescents parlèrent en maîtres aussi de l'entreprise, qu'ils imaginaient l'affaire en prospérité réglant le marché de la pâte à journaux, tenant la presse par l'extension et la réduction du crédit, dirigeant ainsi la politique des gazettes, l'opinion du pays

atteint depuis quelque temps de neurasthénie. Le travail et les préoccupations que lui avait causées une grosse affaire de fraude découverte récemment à la douane de New-York, et sur laquelle il avait dû faire, de par ses fonctions, une enquête approfondie à Paris, l'avaient beaucoup affaibli.

M. William Bainbridge s'est tué dans son bureau d'un coup de revolver à la tempe droite. Dans sa poche on a trouvé une lettre qu'il adressait au consul général à Paris, M. Frank Masson, et qui était ainsi conçue : « Je suis la victime du complot le plus diabolique qu'on ait jamais tramé contre un innocent. Et il terminait en exposant sa fatale détermination en recommandant sa femme au consul. M. Bainbridge avait écrit à tort que ses chefs étaient mécontents de lui et que sa situation était menacée.

Le corps de M. Bainbridge a été embaumé hier et transporté à l'église américaine de la rue de Berri. Samedi il sera embarqué sur le *Philadelphia* pour l'Amérique, où aura lieu l'inhumation. Mme Bainbridge l'accompagnera.

LES VOLEURS DE MME BARTELS

UNE NOUVELLE ARRESTATION. — La Sûreté a arrêté hier matin à son domicile, 18, rue Germain-Pilon, le complice de Georges Allais et d'Elisa Dussart. C'est un ouvrier peintre nommé Henri Lelarge, âgé de trente-deux ans et originaire de Trouville.

Une perquisition opérée chez cet individu avait amené la découverte d'une somme assez importante dont il n'avait pu indiquer la provenance ; mais, pressé de questions par M. Hamard, Lelarge avoua qu'il avait caché la part des bijoux qui lui revenait dans une boîte qu'il avait enfouie près de la cave. On le mena à l'endroit qu'il désignait, et là il creusa à l'aide d'un couteau un trou de trente centimètres environ, puis ramena à la surface une petite boîte en cuir qui renfermait, enveloppés de toile, les bagues de Mme Bartels.

L'une de ces bagues est estimée 4,000 francs. Les bijoux de Mme Bartels sont donc tous retrouvés. Ils ont été placés sous scellés en présence de M. Soubrayan de Saint-Pris, juge d'instruction, qui a envoyé Allais et Lelarge à la Santé.

Tous deux sont inculpés de tentative d'assassinat et de vol avec violence.

UN DRAME RUE FRANÇOIS-MIRON

Une cuisinière, Marie Glausseran, âgée de vingt ans, avait fait, il y a deux ans, à Cambrai, un mariage avec un Français, un ouvrier, Louis Renoux, âgé de dix-neuf ans, et sur ses instances elle était venue habiter Paris avec lui. Mais la désunion n'avait pas tardé à se mettre dans le faux ménage, et il y a quelques jours Marie Glausseran rompit avec son compagnon et vint se placer chez un restaurant, 64, rue François-Miron.

Louis Renoux, qui avait retrouvé ses traces, guettait hier son ancienne maîtresse et, pénétrant dans la cuisine du restaurant, déchargea sur elle deux coups de revolver.

Mario Glausseran, atteinte au sein gauche et au cou, a été transportée à l'Hôtel-Dieu. Son état est désespéré.

Le meurtrier qui avait pris la fuite, a été arrêté rue de Fourcy. Il était porteur de balles machées.

— Je voulais, a-t-il déclaré, que leurs effets fussent plus certains.

LA FIN DE L'ESCARGOT

Nous avons dit, hier, que les amateurs d'escargots étaient menacés de voir disparaître ce sympathique gastropode.

Le Temps ajoute à notre information ces quelques chiffres impressionnants : Pour l'alimentation de Paris, il faut des quantités énormes d'escargots ; pendant l'hiver de 1908, la consommation s'en est élevée à 800,000 kilogrammes, et vers la fin de l'Exposition, la demande en était à tel point supérieure à l'offre, que les prix triplèrent en un mois. Depuis, le calme est revenu sur ce marché spécial, mais les pavillons des Halles centrales qui font le commerce en gros des escargots en reçoivent annuellement plus de 80 millions.

Les parcs à escargots sont approvisionnés par des ramasseurs dont chacun récolte dans sa journée de 1,000 à 1,500 sujets.

L'escargot, disent les intéressés, a droit à la protection gouvernementale, tout comme le lièvre ou comme le truite, et il disparaît de nos campagnes, c'est toute une population intéressante de gagne-petit qui va se trouver lésée.

DEUX MILLIONS DE DÉTOURNEMENTS

Sur une demande d'extradition du gouvernement belge, la Sûreté a arrêté hier à Montreuil-sous-Bois, où il se cachait sous un faux nom, un nommé de Paw, âgé de cinquante ans, originaire de Bruxelles.

Cet individu, qui était recherché depuis longtemps et signalé à toutes les polices du monde, est inculpé de détournements pour deux millions de francs au préjudice de diverses banques de Bruxelles.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

M. Tanquy, commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, a envoyé hier au dépôt un Allemand, Franz Burkwitz, âgé de vingt ans, demeurant 73, boulevard Richard-Lenoir, surpris au moment où il volait une bicyclette rue Lafayette.

Franz Burkwitz, qui est aujourd'hui dans la misère, était l'année dernière valet de chambre chez la princesse de Hohenlohe.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Fonctionnaires syndicalistes. — Angers. — Hier, dans une réunion de fonctionnaires de l'Etat, ceux-ci, au nombre de deux cents, ont voté un ordre du jour repoussant tout projet de statut et réclamant le bénéfice de la loi de 1884 sans restrictions pour les salariés de l'Etat et des services publics.

Un incendie. — Lorient. — La nuit dernière un violent incendie a éclaté à Pleumeur ; par suite du manque d'eau, six bâtiments ont été détruits et plusieurs maisons voisines endommagées.

Deux sauveteurs ont été blessés, dont le caporal Gouron, tombé à un toit. Les pertes sont évaluées à 100,000 francs.

Manifestations à Bône. — Constantine. — M. Abbo, président de la Jeunesse bônoise, venu hier à Constantine, a été arrêté dans la soirée après une manifestation au sujet de l'Ouenza. Malgré l'intervention de conseillers généraux, son arrestation a été maintenue.

LES THÉÂTRES

Théâtre de Monte-Carlo. — Première représentation de *Léda*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Pierre Veber et Angé de Lassus, musique de M. Antoine Banès.

M. Comte-Offenbach, au lendemain de *Neigilte*, nous convie à une nouvelle première, *Léda*.

La collaboration, imprévue, de MM. Pierre Veber, Angé de Lassus et Antoine Banès, était pour piquer notre curiosité — qui n'a pas été déçue.

L'opéra bouffe, d'une fantaisie folle, qu'ils ont soumis au public, a remporté un très brillant succès.

La légende de Léda est lointaine, mais inoubliable, et l'une des plus amusantes de la mythologie. Les auteurs n'ont rien cherché d'autre qu'à nous en amuser une fois de plus.

Leur Léda est la petite-fille de l'héroïne classique, pour l'amour de qui Zeus se métamorphosa en cygne. Cette Léda, seconde du nom, à la veille d'épouser le roi de Sparte, Ménélas, également issu du grand Ménélas, avoue à certaine petite Cassandra, elle aussi descendante de Cassandra amoureuse, ses aspirations amoureuses, hélas ! incompresses. Celui qu'elle aime, c'est Petit-Jupin, gardien d'oies, stupide et naïf, et délicieusement innocent. Une fois le mariage avec Ménélas conclu, mais non consommé, le fait que le royal époux, traditionnellement voué à l'infortune, s'en aille à la guerre. Bien entendu, les péripéties bouffonnes amènent une entrevue entre Léda et Petit-Jupin, tellement significative que, neuf mois après, Léda laisse trainer sur un divan un œuf — d'oison — ce qui persuade à Ménélas qu'il aura une lignée issue des dieux.

Ses débordements d'antiquaire ont troustruit une pièce simple et fort joyeuse, fertile en épisodes comiques.

C'est, évidemment, tout une parodie, mais très ingénieuse, de belle humeur, qui fait sourire souvent par ses boutades spirituelles, et qui fait rire toujours par sa verve jamais tarie.

La musique de M. Antoine Banès est très gaie. La mélodie, originale et de joli contour, y abonde. Certaines pages sont d'un charme exquis ; d'autres, d'un savoir bouffonne vraiment neuve, soit par la trouvaille des rythmes, soit par ses recherches d'instrumentation, dont certaines évoquent le souvenir de Chabrier. D'ailleurs, toute la partition, copieuse, avère un constant souci d'équilibre, avec des harmonies qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer en opérette et des sonorités inédites, jolies et amusantes.

Cette œuvre légère, follement fantaisiste, a été jouée à ravir par une excellente troupe, qui possède remarquablement le style à la fois outrancier et délicat de l'opéra bouffe.

Mlle Jeanne Guionie fut une délicieuse Léda, cantatrice de voix pure et fluide, et comédienne de grand charme. Mlle Charley, dans le rôle amusant de la petite Cassandra, a fait applaudir sa jolie voix et sa verve exubérante. Mlle

Prometin a dessiné avec grâce une plaisante silhouette de bergère.

M. Berthaud, ténor bouffon à généreux organe, fut un Petit-Jupin d'un comique large et puissant.

M. Maurice Lamy, toujours divers en ses rôles de composition, a campé un Ménélas extrêmement réjouissant. M. Poudrier joua avec un ampleur très drôle le descendant d'Ulysse comme M. Maury fut un très joyeux petit-fils d'Achille. Tous ces dégrégés de héros furent d'un comique héroïque.

Il faut citer encore, en des rôles épiques, MM. Moret et Dupont.

Léda comporte une mise en scène importante. M. Visconti en a brossé les trois décors avec son art admirable de la reconstitution exacte, et de coloris merveilleux.

Au second acte, un fort joli divertissement, curieusement orchestré sans cordes, avec les bois et les harpes évoquant le souvenir des instruments primitifs, et très habilement réglé par M. Saracco, a valu un vigoureux succès.

Il reste à faire l'éloge des décors et de l'orchestre dirigé par M. Louis Vialot.

J. Darthenay.

“LAUZUN”

Voici une des scènes les plus applaudies de *Lauzun*, la pièce de MM. Gustave Guiches et François de Nion que le théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de représenter avec un si vif succès.

Le Roi, après avoir repris à Lauzun la parole par laquelle il lui accordait son mariage avec Mademoiselle, a chassé son favori, celui-ci lui ayant dit en brisant son épée : « Je ne sers plus un roi qui ne tient pas sa parole. » Lauzun sorti, Mademoiselle entre brusquement.

ACTE II SCÈNE VI LE ROI, MADEMOISELLE

Le Roi, revenant à Mademoiselle. — C'est vraiment incroyable ! Une audace pareille !

MADEMOISELLE. — Que vous a-t-il donc fait ?

Le Roi. — C'est trop fort ! Je mets à tout cela une patience que je n'ai témoignée à personne. Il se permet de me braver, et vous d'intervenir !

MADEMOISELLE. — Sire, je suis folle d'angoisse !

Le Roi. — Vous êtes folle d'angoisse, l'autre est fou de colère ! Il n'y a donc que des fous ici ! Et pourquoi ! Pour la chose du monde la plus ordinaire ? Je vous demande un peu ! pour un mariage qui ne peut pas se faire !

MADEMOISELLE. — Qui ne peut pas se faire ?

Le Roi. — Sans doute !

MADEMOISELLE. — Sire ! c'est impossible !

Le Roi. — Mais si, ma pauvre amie !

MADEMOISELLE. — Sire, c'est vous-même qui avez promis ce mariage, et vous allez signer là, tout de suite...

Le Roi. — Eh oui ! je le sais bien ! Mais qu'est-ce que vous voulez ? Des empêchements sont venus et ce n'est plus possible !

MADEMOISELLE. — Mais ce n'est que moi !

Le Roi. — C'est fini !

MADEMOISELLE. — Pour toujours ?

Le Roi. — Pour toujours !

MADEMOISELLE. — Ah ! Sire, si vous faisiez cela, ce serait le désespoir pour nous et la honte pour vous !

Le Roi. — Vous aussi, vous allez m'interdire ?

MADEMOISELLE. — Oui, si vous le faisissez, car j'en aurais le droit ! Ce serait un parjure ! Ce serait une chose affreuse, épouvantable ! Vous n'y songez donc pas ! Que ça vous soit égal de nous briser le cœur, soit ! Mais le scandale ! que voulez-vous qu'on dise ? Toute la Cour attend ! On s'étonne ! on dit déjà des infamies ! Et vous le permettriez ? Ah ! non, Sire ! vous ne ferez pas ça !

Le Roi. — Calmez-vous !... Pour ce qui est de la Cour, j'expliquerai les choses, et de telle façon que votre honneur à tous deux ne sera pas atteint.

tombe à vos pieds et que je vous supplie de ne pas faire ça !

Le Roi. — Ah ! mon Dieu ! c'est terrible ! et je suis désolé ! Mais qu'est-ce que vous voulez ? Il faut que je le fasse !

MADEMOISELLE. — Vous ne le ferez pas ! Je suis la petite-fille du grand Henri de France, d'un roi qui a toujours tenu sa parole, et si vous faites cela, je vous dirai en son nom que vous êtes un roi sans cœur et indigne de lui !

Le Roi. — Dites-les ! Grondez-moi ! Baltez-moi, si vous voulez ; j'ai eu tort envers vous, j'en suis tout à fait désolé, mais tout cela n'empêche que vous me comprendrez...

MADEMOISELLE. — Je n'ai rien à comprendre.

Le Roi. — Si ! Vous avez à comprendre que, si les rois ne font pas ce qu'ils veulent, les princesses non plus... Nos couronnes ressemblent à la couronne divine, elles n'ont pas que des fleurons, elles ont aussi des épines qui nous meurtrissent et, puisque vous invoquez le grand Henri, il serait le premier à vous dire : « Ma petite-fille, votre cœur n'appartient ni à M. de Lauzun, ni à vous, mais au Roi, qui en dispose pour la gloire et le bien du royaume.

MADEMOISELLE. — Tout cela, c'est très facile à dire, quand on est étranger à la douleur des autres et qu'on n'a pas aimé.

Le Roi. — Moi ? Mais, ma pauvre petite, j'ai aimé Marie de Mancini plus, peut-être, que vous n'aimerez jamais Lauzun, je vous le garantis ! Et pourtant, il a bien fallu que, moi aussi, je m'arrache le cœur ! J'ai souffert, je me suis révolté ; mais, plus tard, je me suis réjoui d'avoir eu un Mazarin qui ait su me sauver de cette folie, comme un jour vous me serez reconnaissante de vous avoir sauvée !

MADEMOISELLE. — Mais ce n'est pas pareil ; je ne dois pas régner, moi ! et je ne suis, en somme, qu'une fille de France !

Le Roi. — Et ce n'est pas assez, peut-être, pour partager nos devoirs ? Allons, je ne commande plus, je m'excuse de vous faire un si profond chagrin, et vous n'avez plus, devant vous, qu'un pauvre roi de France qui demande à une pauvre fille de souffrir comme lui-même à souffrir jadis.

MADEMOISELLE, très émue. — Ah ! Sire, vous me bouleversez ! Que puis-je vous répondre ?

Le Roi, se levant. — Ne me répondez pas, mais agissez.

MADEMOISELLE. — En aurai-je la force ?

Le Roi. — Vous l'aurez !

MADEMOISELLE. — Si je dois la trouver, ce ne sera qu'en me rappelant ce que vous m'avez dit ! Mais je n'en peux plus !... Sire, excusez-moi, il faut que je m'en aille. (*Elle ouvre brusquement la porte, et l'on aperçoit aussitôt la silhouette de Mme de Montespan qui n'a pas eu le temps de fuir.*) Oh ! Sire !

Le Roi. — C'est-ce donc ?

MADEMOISELLE. — Ah ! c'est abominable ! Vos exhortations pour le bien de l'Etat et votre émotion, là, tout à l'heure, n'étaient qu'une comédie jouée pour cette femme qui nous écoutait et que je viens de surprendre !

Le Roi. — Vous vous trompez.

MADEMOISELLE, revenant à la porte, et ouvrant toute grande. — Venez, madame, et ne vous donnez pas la honte d'écouter à la porte, mais venez donc ! Quand on sort du lit du Roi, on peut bien entrer dans sa chambre !

Le Roi. — Mademoiselle...

MADEMOISELLE. — Votre place est ici, madame, et vous m'avez rendu service, car, sans vous, j'allais croire à la sincérité du Roi.

Le Roi. — Eloignez-vous tout de suite !...

MADEMOISELLE. — Tout de suite, Sire ; mais laissez-moi vous dire que, maintenant, mon amour pour M. de Lauzun est tel, que rien au monde ne saurait le rompre ! (*Elle sort.*)

Gustave Guiches et François de Nion.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui : Au Grand-Guignol, à 4 heures, matinée de gala, au bénéfice d'une artiste des théâtres de Paris.

Programme : Mmes Derymon, Guerraz de la Porte-Saint-Martin ; Mistinguett (du Gymnase) ; Alice Millet (des Variétés) ; Lola Noyr (du Vaudeville) ; Marie Stelly (de la Pie qui chante) ; Thérèse Tugot (des Mathurins).

MM. Jean Bastia (de la Pie qui chante) ; Ba-taille ; Numa Blès (de la Lune Rousse) ; Domi-

travailler à Morton-Field sous un hangar froid. Ils l'emmenèrent chez eux. Lillenthal conduisait son ami Marbach au boarding-house, où lui avait retenu un lit et une place à table. C'était dans l'avenue de maisonnettes aux lessives pendues, et qui flanquait la pente des wagonnets courant sur un câble sans fin entre l'usine et la station. Marbach trouva l'hôte massé dans le petit parloir où elle l'accueillit en ôtant ses lunettes bleues. Il aimait peaufiner la chambre de planches à attinger entre quatre camarades ; mais l'apparence de la soupe qu'on emportait, du rôti qu'on servait, des légumes et de la tartine qu'on apprêtait compensa la mauvaise impression. D'ailleurs Marbach était content de gagner un dollar et demi chaque jour, au lieu de trois marks dans la tréfilerie de Prusse, et de payer deux dollars logis, nourriture, chauffage et lumière. Il allait vivre plus heureux, fumer du tabac sec, jouer aux cartes le soir dans les tavernes de Sakavannah. Lillenthal l'encourageait. Ils se rendirent dans le *saloon* qui touchait au boarding-house. C'était un endroit fumeux à cause des pipes allumées devant toutes les bouches. Il y avait là des gaillards fratement rasés, bombés sous les bretelles neuves, avec d'amples pantalons que, sur la fesse droite, bossuait la forme du revolver, simple prudence. Accoudé devant les deux verres que le nègre déposait pleins à demi d'alcool, Marbach remercia Lillenthal de son appl.

En Silésie, vraiment il n'est plus possible d'exister. Tout a renchéri. La misère anémie, terrasse et tue. Si l'on grogne et si l'on fait grève, la police vous empêche. Les juges condamnent. Au sortir de la prison, nul ne peut retrouver l'embanche. Sans Lillenthal et sa lettre, Marbach aurait péri... Ici tout semblait abondant. Les deux compagnons trinquèrent.

(A suivre.) Paul Adam.

THEATRE ANTOINE (Tel. 436.30). - 8 h. 1/2. Répétition générale de Master Bob.

THEATRE MICHEL (Tel. 436.30). - 8 h. 3/4. Le Palet des ménages. Monsieur Saint-Christin.

CHATELAIN (Tel. 402.57). - 8 h. 1/4. - Les Aventures de Gavroche.

PALAIS ROYAL (Tel. 402.50). - 8 h. 3/4. - Monsieur Zéro.

THEATRE (Tel. 282.23). - 8 h. 1/4. - Un Mariage à Londres; le Gréoulin.

AMBIGU (Tel. 436.31). - 8 h. 1/4. - L'Assommoir.

BOUFFES-PARIISIENS (Tel. 445.58). - 8 h. 1/2. Les Deux Loges; 4 fois 7, 28.

THEATRE DES ARTS (Tel. 586.03). - 8 h. 3/4. - Demain; les Possédés.

GRAND-GUIGNOL (Tel. 228.24). - 9 h. - La Grande Mort; le Boeuf gras; le Défilé.

CAPUCINES (Tel. 456.40). - 9 h. 0. - Petite Tache; Changement de main; Agor ou les Soirs andalous.

THEATRE REVISSO (Tel. 143.60). - 8 h. 3/4. - Le Petit Terme; Tell père, Tell fils; les Ruffians; Jeux à la coq.

FOLIES-DRAMATIQUES (Tel. 437.01). - 8 h. 1/2. Les Mousquetaires au couvent.

COMEDIE-ROYALE. - Relâche.

QUATZ-ARTS 62, Bd de Clichy, 91 à Ferny, Hyspa, Montoya, de Bercy, Ronn. - Ombres. - Revue: Mlle Dinah D'Allet.

THEATRE GREVIN (Tel. 455.33). - 8 h. 1/2. Une Mission délicate. A la mat. de 5 h. Entrée: 1 franc. La Déesse des P.T.T. Fant. 2. Entrée: 1 franc.

DIABLE AU CORPS Place Pigalle (Tel. 431.84). - 8 h. 1/2. - Le Diable au Corps.

NOUVEAU CIRQUE (Tel. 241.81). - 8 h. 1/2. - Attractions nouvelles; à 10 h. 1/2, Coccinelle, fauconniers, acrobates, etc.

CIRQUE MEDRANO (Tel. 240.65). - 8 h. 1/2. - Attractions nouvelles; Mat. à 2 h. Jendis, dim. et fêtes.

TABARIN BAL. - (Tel. 267.92). - Samedi prochain: Concours de modèles.

MUSEE GREVIN Palais des Mirages: le Temple hindou, la Forêt enchantée.

HIPPODROME (Tel. 589.11). - Le Plus Grand Cinéma du Monde. Int. Mat. Jendis, dim. et fêtes.

TOUR EIFFEL Ouvert de 10 h du matin à la nuit. 1^{er} étage: Restaurant-brasserie. Dejeuners et la carte. - Matin, dim. et fêtes.

ENGHEN, 41 min. de Paris, 152 trains par jour. Etabliss^t thermal, Casino, Théâtre, Concert.

AVIS MONDAINS Déplacements et Villégiatures des Abonnés du « Figaro »

EN FRANCE M. Ed. Bickart-Sée, à Saint-Cloud. M. Dufresne, à Douai.

A L'ETRANGER M. André Argod Mossant, à Londres. M. A. Blumenthal, à Gardone-Riviera.

ARRIVEES A PARIS M. Benjamin A. Asscher, Mme Louise L. Brach. M. Brémard, M. Bailly, Mme J.-C. Charpentier.

Correspondance personnelle Pour, cruel sil, et le trait ainsi: A ve. vs 1 repré à m'ad. - Vs cont. d'ad. - M. de la Cour, 100, rue de la Harpe, Paris. - M. de la Cour, 100, rue de la Harpe, Paris.

ANNUAIRE DES CHATEAUX ANNUAIRE DES CHATEAUX ANNUAIRE DES CHATEAUX

OFFICIERS MINISTERIELS Avis

ADJUDICATIONS Paris HOTEL 105, r. de Lille, 744 m. a p² 460,000.

VILLE DE PARIS A adj. s^t 1^{er} ench. Chamb. des not. Paris, 4 mai 1939.

16, BOULEV. MALESHERBES Contenance: 717,08 env. sur. brut: 65,300 fr. env.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42 Revenu net environ: 17,000 francs. Mise à prix: 250,000 francs.

VENTES A L'AMIALE Province SOLOGNE A vend. apr. décès TERRÉ de 1,400 hectares.

VENTES A L'AMIALE Province CHASSE ET FORÊT DE RAPPORT D'une contenance de 182 hectares.

VENTES A L'AMIALE Province CHATEAU Pr. confort, vue sur vallée Loire, 25,000 m.

VENTES A L'AMIALE Province MAISON A Paris, le 5 mai 1939, à 2 h.

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

VENTES A L'AMIALE Province MAISON RUE D'ABOUKIR, N° 42

Offres et Demandes MONACOS PROPOSE JOUER 2 à 100 mille francs.

Offres et Demandes PETITJEAN, 9, R. DES HALLES

HOTELS RECOMMANDES ALLEMAGNE BERLIN. - HOTEL KAISERHOF

HOTELS RECOMMANDES FRANCE NICE - TERMINUS-HOTEL

HOTELS RECOMMANDES FRANCE MAGELLAN (C. M. M.)

HOTELS RECOMMANDES FRANCE RIO-PARDO (Hamb.-Amer. Li.)

HOTELS RECOMMANDES FRANCE CAP-ARCONA (Hamb.-Amer. Li.)

HOTELS RECOMMANDES FRANCE CAP-ROCA (Hamb.-Amer. Li.)

HOTELS RECOMMANDES FRANCE MAGNETISME

HOTELS RECOMMANDES FRANCE M. LENORMAND, 29, r. Tronchet

HOTELS RECOMMANDES FRANCE IMPRIMERIE-GERANT: QUINTARD

HOTELS RECOMMANDES FRANCE PARIS, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

HOTELS RECOMMANDES FRANCE SITUATION OFFICIELLE

HOTELS RECOMMANDES FRANCE PAS de conc. spéciales. ROUSSEL, 29, rue Bergère.

JE DONNE 100.000 fr. à qui prouvera que la célèbre Séve Capillaire

CHAUVEUS! Traitement par les merveilleuses

PRET sans frais à Officiers, Fonctionnaires et à TOUS

TOULON-GRAND HOTEL à l'entrée de la Corniche

Gariel DEVIDOIRS pour Tuyaux d'arrosage, Pr. 35

ASTHME CATARRHE de l'ETUBES BRONCHIAUX

SIROP DE RAIFORT IODE de GRIMAULT & C^e

BOITES BAINOTS DAX Traitement par les merveilleuses

RHUMATISMES! Allez au Grand Etablissement Thermal

PHARMACIES DE FAMILLE POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

PHARMACIE NORMALE, 49, rue Drouot, Paris.

MARCHÉS FINANCIERS Mémento. - A Paris, la tendance s'est améliorée.

Paris, 19 avril. Des dépêches publiées dans la matinée

Bourses étrangères Londres, 19 avril, 5 h. 20. - Marché ferme.

Bruxelles, 19 avril, 4 h. 8. - Marché calme.

Rome, 19 avril, 4 h. 50. - Un certain nombre

Madrid, 19 avril, 4 h. 40. - Les meilleures nouvelles

INFORMATIONS FINANCIÈRES COMPAGNIE DES TRAMWAYS, ÉCLAIRAGE ET FORCE DE RIO-DE-JANEIRO.

FONDS D'ÉTAT FRANÇAIS O/O Perpétuel... 97,50

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 5 1/2 Russe 1880... 77,50

SOCIÉTÉS DE CRÉDIT ET OBLIGATIONS DU CRÉDIT FONCIER

ACTIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS. - Les recettes

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 15 Sud de la France... 410,00

ACTIONS INDUSTRIELLES & DIVERSES 20 Acieries de France... 505,00

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS. - Les recettes

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 15 Sud de la France... 410,00

ACTIONS INDUSTRIELLES & DIVERSES 20 Acieries de France... 505,00

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

ACTIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS. - Les recettes

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 5 1/2 Russe 1880... 77,50

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 15 Sud de la France... 410,00

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

ACTIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

FONDS D'ÉTAT ÉTRANGERS 2 1/2 Argentin 1880 (Resol.)... 85,00

OBLIGATIONS CHEMINS DE FER 30 Bône à Guelma... 434,50

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS. - Les recettes

Bourses étrangères LONDRES, 19 avril Consolidés... 89,10

BERLIN, 19 avril Consolidés... 89,10

VIENNE, 19 avril Consolidés... 89,10

ROME, 19 avril Consolidés... 89,10

MADRID, 19 avril Consolidés... 89,10

NEW-YORK, 19 avril Consolidés... 89,10

MINES D'OR A LONDRES 19 avril Apex... 4,12

55

RÉDACT

26

ET PO

Chez M

L'expansio

Henri

Le lancem

Pour les A

Journées e

Les grèves

Gazette d

L'Amér

St